

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme; l'explication des légendes et croyances populaires de la mythologie de tous les peuples, etc.

FONDÉ PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE. — 1881

PARIS

SOCIÉTÉ POUR LA CONTINUATION DES ŒUVRES SPIRITES D'ALLAN KARDEC

ANONYME ET A CAPITAL VARIABLE DE 42,000 FRANCS

SIÈGE ET ADMINISTRATION : 5, rue des Petits-Champs, 5

LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES

Réserve de tous droits.

OUVRAGES SUR LE SPIRITISME

Le livre des Esprits (partie philosophique), comprenant les principes de la doctrine spirite; 2 vol. in-12, 27^e édition, prix : 3 fr. 50 cent.

Edition allemande : Vienne (Autriche). — Deux parties qui se vendent séparément : 3 fr. 50 cent.

Le livre des Médiûms (partie expérimentale). Guide des Médiûms et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations, 1 vol. in-12, 15^e édition, 3 fr. 50.

Edition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris, Marseille; prix : 3 fr. 50, port payé.

L'Evangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 15^e édition, prix : 3 fr. 50 cent.

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. 1 vol. in-12, 8^e édition, prix : 3 fr. 50 cent.

La Genèse, les miracles et les prédictions, selon le Spiritisme, 6^e édition, prix : 3 fr. 50 cent.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 20^e édition, 1 fr.; par la poste, 1 fr. 20.

Le Spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 centimes; vingt exemplaires, 2 francs, par la poste, 2 fr. 60 cent.

Editions en langues anglaise, espagnole, russe, portugaise.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 cent.; par la poste, 15 cent.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 centimes, vingt exemplaires, 2 francs; par la poste 2 fr. 60 cent.

Voyage spirite en 1862. Brochure in-8^e, 50 cent.; avec le port, 60 cent.

OUVRAGES DIVERS

Le doute. 3 fr. 50 cent.

L'esprit consolateur. 3 fr. 50 cent.

Les grands mystères, par Eugène Nus. 3 fr. 30 cent.

Entretiens sur le spiritisme, comment il faut le comprendre et l'interroger, par M. François Vallès, inspecteur général honoraire des Ponts et Chaussées. 1 fr. 50 cent.; avec port, 1 fr. 65 cent.

La raison du spiritisme. 3 francs, et 3 fr. 40 cent., port payé.

Essai, par Miss Anna Blackwell. 1 franc.

Recherches sur les phénomènes du spiritualisme, par W. Crookes. 3 francs relié; 3 fr. 30 cent., port payé.

Choses de l'autre monde, par Eugène Nus. 3 fr. 50; 4 fr. port payé.

Le spiritualisme dans l'histoire, Rossi de Ginstiniani, relié 3 francs.

L'âme et ses manifestations à travers l'histoire, E. Bonnemère, 3 fr. 50.

Le Surnaturel, par François Vallès. 2 fr. 25.

La femme et la philosophie spirite. 2 fr. 50 cent.

Tous ces ouvrages se trouvent à la **LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITE**, rue des Petits-Champs, 5, à Paris, qui les expédie contre un mandat-poste à l'ordre de M. P.-G. Leymarie, gérant de la Librairie.

LES ÉTOILES ET LES CURIOSITÉS DU CIEL

« Si, au lieu de briller constamment sur nos têtes, les étoiles ne pouvaient être vues que d'un seul point du globe, les humains ne cesseraient de s'y porter en foule pour contempler et admirer les merveilles des cieux. » — SÉNÈQUE.

Cet ouvrage est le Supplément, le complément naturel de notre ASTRONOMIE POPULAIRE.

Dans le premier volume, consacré à la *théorie*, à la description littéraire des connaissances acquises sur la constitution de l'univers, il a été impossible d'entrer dans aucun détail technique et de donner les éléments nécessaires à l'étude directe du Ciel. Les personnes instruites, ou amies de l'instruction, qui aimeraient à connaître les étoiles par leurs noms à trouver facilement les constellations qui de mois en mois s'élèvent au-dessus de nos têtes, à se rendre compte de l'origine des noms donnés aux configurations célestes, à vivre, en un mot, au sein d'un univers connu, au lieu de sommeiller en face d'une énigme permanente; les âmes délicates qui devinent par une clairvoyance naturelle l'intérêt sans égal et le plaisir intime qui accompagnent l'étude de la nature; les esprits laborieux qui voudraient pouvoir suivre les mouvements célestes, reconnaître à l'œil nu les planètes parmi les étoiles, et observer à l'aide d'instruments de moyenne puissance les principales curiosités du ciel, telles que les étoiles doubles, les étoiles colorées, les nébuleuses, les amas stellaires, les comètes, les mondes et les univers lointains qui développent à l'infini la sphère de l'observation humaine; en un mot tous les « amateurs », pour nous servir d'une expression ancienne parfois un peu dénaturée, n'avaient jusqu'ici aucun livre *pratique* à consulter pour entreprendre l'étude directe du Ciel, pour commencer l'observation personnelle de ces merveilles.

C'est cette importante lacune dans l'instruction publique en France, qu'un grand nombre de lecteurs de l'ASTRONOMIE POPULAIRE ont désiré voir comblée: nous nous sommes mis résolument à l'œuvre; mais, au lieu de pouvoir effectuer ce travail dans le cours d'une année, comme nous l'espérions, en ayant déjà préparé depuis longtemps tous les documents, il nous a fallu y consacrer exclusivement et laborieusement deux années entières. Nous espérons que nos lecteurs auront compris cette durée inévitable et pardonné les retards arrivés dans cette publication.

Dans notre ouvrage, LES TERRES DU CIEL, nous avons fait connaître les *Planètes*; dans l'œuvre présente, notre but est de faire connaître les *Etoiles*.

On trouvera dans les pages suivantes la position dans le ciel et la description de toutes les étoiles visibles à l'œil nu pour une vue moyenne. Nous avons pris soin de réobserver nous-même toutes celles qui sont visibles de Paris, et nous avons reçu les dernières observations faites par les astronomes de l'hémisphère austral sur celles qui restent invisibles au-dessous de notre horizon. On possède donc d'abord ici *l'état actuel du ciel*, exposé avec précision.

Les indications, les alignements et les figures nécessaires pour trouver facilement les constellations et en reconnaître les principales étoiles, complètent cet exposé, en permettant désormais à tout esprit attentif de faire la géographie du Ciel beaucoup plus rapidement et plus agréablement que nous ne pouvons faire celle de la Terre. *L'histoire* de chaque constellation, la recherche de l'origine des noms donnés aux étoiles, marchent parallèlement avec cette description.

Afin que chacun puisse se rendre compte en même temps des changements arrivés dans l'univers, du mouvement séculaire des constellations, de la vie qui anime les apparentes solitudes des cieux, de la valeur de ces lointains soleils, de la nature des systèmes étrangers au nôtre, de la variété inimaginable répandue à travers l'espace infini comme le long du temps éternel, cette description générale du ciel est accompagnée de l'analyse et de l'exposé détaillé de tout ce que nous y connaissons d'intéressant.

La noblesse de notre belle science est antique. Mille ans avant les croisades, nos ancêtres observaient le ciel comme nous le faisons aujourd'hui ; et malgré les révolutions politiques, le sang versé dans les guerres (opprobre de l'humanité !), malgré les conquérants et les destructeurs, malgré les folies et les crimes des « Héros » encensés par les peuples, ces pacifiques études sur le ciel étoilé nous ont été conservées. Aussi avons-nous eu la satisfaction de rassembler ici, pour la première fois, les observations faites depuis deux mille ans sur l'éclat de chacune de ces étoiles qui brillent le soir au-dessus de nos têtes : celles de l'astronome Hipparque — faites 127 ans avant la naissance de Jésus-Christ ; — du Persan Abd-al-Rahman-al-Sûfi vers l'an 960 de notre ère ; — du Tartare Ulugh-Beigh, en 1430 ; — de Tycho-Brahé en 1590 ; etc., etc., — et de comparer tout cet ensemble à l'état du ciel en 1880. — Les amis des étoiles pourront apprécier ainsi les diverses observations, et connaître quels sont les changements arrivés dans le ciel depuis les temps historiques. Ces yeux qui ont observé les astres brillants du ciel sont éteints aujourd'hui... et les nôtres se fermeront aussi ; mais la vie scientifique se perpétue à travers les siècles, et par la science nous vivons dans le passé, de même que nous transmettons l'héritage de nos études à nos successeurs sur la scène du monde. *La vraie vie de l'esprit* n'est-elle pas, d'ailleurs, dans cette noble communion de sentiments avec les penseurs qui ont scruté, pénétré, analysé avant nous les grands probl qui nous séduisent ?

Les étoiles qui ont subi des variations séculaires ; celles qui se sont allumées subitement dans l'espace et ont jeté la terreur dans l'humanité ; celles dont la lumière oscille périodiquement, qui sont tantôt visibles et tantôt invisibles ; celles qui sont lancées à travers l'immensité avec une vitesse qui donne le vertige ; celles qui s'éloignent de nous pour toujours, celles qui arrivent au contraire vers nous avec rapidité ; celles que l'analyse spectrale nous présente comme récemment incendiées ; celles qui sont assez proches de nous pour que nous ayons pu en mesurer la distance et en déterminer le poids ; celles qui gisent perdues en un tel éloignement que leur lumière emploie des milliers d'années à nous parvenir ; les étoiles doubles qui gravitent en cadence l'une autour de l'autre : les systèmes formidables, tels que ceux de Sirius et de Castor ; les soleils animés des colorations étranges du rubis, du saphir ou de l'émeraude ; ceux qui ressemblent à des gouttes de sang figées dans le ciel ; les amas d'étoiles composés de milliers de soleils analogues au nôtre en force et en lumière, les nébuleuses gazeuses dont la pâle clarté traverse des abîmes inexplorés ; cette nébuleuse d'Orion, que l'on distingue presque à l'œil nu, et qui est avec son étoile sextuple un prodige dans un prodige ; cette merveilleuse république de soleils, qui brillent, visibles, à l'œil nu, dans la constellation d'Hercule, et que personne ne se donne le plaisir de regarder ; et ces couples ravissants d'étoiles qui rayonnent sur Andromède, dans la Chevelure de Bérénice, dans les régions lactées du Cygne, de l'Aigle et de la Lyre ; et ces douces Pléiades qui tremblent dans l'insondable éther ; et les innombrables, les inénarrables merveilles semées à profusion autour de nous dans l'immense espace : toutes ces célestes splendeurs sont exposées dans les descriptions suivantes, toute l'histoire du ciel est ici racontée, tous ces tableaux sont expliqués, chacun à sa place ; le musée de l'univers est décrit, simplement, humblement, imparfaitement — à mesure que j'ai avancé dans ce travail j'en ai senti l'imperfection — mais avec sincérité, avec toute la clarté méthodique qui a pu y être apportée. Cette étude générale du Ciel est faite techniquement (forme nécessaire pour le but que nous nous proposons), sans phrases, sans ornements étrangers au sujet.

Aucune instruction préalable n'est indispensable pour lire et étudier ce livre, pas plus que pour l'ASTRONOMIE POPULAIRE, car nous avons pris soin de n'employer aucune expression qui eût pu rester incomprise ; il n'y a ni mathématiques ni formules ; toutefois ce volume-ci est d'un degré au-dessus du précédent, et réclame une attention plus continue. Ce n'est plus un livre de lecture proprement dit, c'est un ouvrage à étudier si l'on veut connaître le ciel, et c'est aussi un répertoire à consulter en maintes circonstances, car nous avons fait entrer dans son cadre tous les documents utiles à ceux qui désirent commencer sérieusement l'étude de l'Astronomie.

On trouvera à la fin de l'ouvrage les *cartes du ciel* pour chaque mois de l'année, les moyens de reconnaître les planètes comme les étoiles, l'exposé

des observations les plus intéressantes à faire, des conseils pratiques sur l'usage des instruments, les principaux catalogues, *tables usuelles*, etc. Il suffit, du reste, de parcourir la TABLE DES MATIÈRES pour se rendre compte de l'ensemble des documents réunis.

Il est étrange, inconcevable, en vérité, que les habitants de notre planète aient vécu jusqu'ici sans même savoir où ils étaient ! Il est incompréhensible qu'il y ait encore aujourd'hui quatre-vingt-dix-neuf êtres humains sur cent qui ne connaissent pas la demeure qu'ils habitent, *qui ne savent pas où ils sont*, qui ne se rendent aucun compte de la situation de la Terre dans l'espace, et qui voient toutes les nuits la sphère étoilée se déployer sur leurs têtes, sans jamais avoir appris le nom d'une seule étoile, d'une seule constellation, vivant à *l'état d'aveugles volontaires*, ne sachant rien, ne se doutant de rien, *au milieu d'un univers magnifique*, dont la seule contemplation doublerait, décuplerait pour eux le plaisir de vivre ! C'est tout simplement stupéfiant ! Citoyens du Ciel, nous vivons étrangers dans notre propre patrie !

Le but de ce recueil scientifique sera rempli s'il satisfait dignement la curiosité studieuse des amis de la plus belle des sciences. Nos plus chères espérances seront atteintes s'il développe sous une forme nouvelle l'œuvre à laquelle toute notre vie a été consacrée : Etudier dans leur vraie lumière les sublimes réalités de la création, et élever de plus en plus les esprits vers la connaissance de ces magiques splendeurs ! (1)

CAMMILLE FLAMMARION.

(1) 10 fr. et 11 fr. port payé : Grand in-8 de plus de 800 pages, se trouve à la librairie des sciences psychologiques, 5, rue des Petits-Champs, Paris.

PRIX GUÉRIN

Nous prenons dans le journal *Le Devoir*, l'article critique qui suit : il mérite l'attention de nos lecteurs.

« La Bibliothèque du Familistère a reçu de la Société scientifique d'Études Psychologiques de Paris deux livres extrêmement intéressants qui ont remporté *ex æquo* le prix du Concours institué par M. Guérin de Villeneuve de Rions, pour la meilleure étude sur l'histoire du spiritualisme dans l'humanité, d'après le programme suivant :

« Rechercher quelles ont été, à travers les âges et dans tous les « pays, les croyances des peuples, des fondateurs de religions, des « grands philosophes sur l'existence des Esprits, sur la possibi-
« lité des communications entre eux et nous, sur la persistance
« de la vie après ce que nous appelons la mort ; sur le retour à
« de nouvelles existences, soit sur cette terre, soit dans quel-
« ques mondes sidéraux. »

Parmi les nombreux concurrents, les lauréats ont été M. Rossi de Giustiniani, professeur de Philosophie à Smyrne avec son livre : « *Le Spiritualisme dans l'histoire* » et M. Eug. Bonnemère avec *L'âme et ses manifestations dans l'Histoire*.

Pour le *Devoir*, qui s'est donné pour mission l'étude de toutes les questions qui intéressent le progrès de l'humanité, rendre compte de ces deux ouvrages, est une obligation à laquelle il ne doit pas se soustraire. Dans la grande lutte engagée de nos jours entre le matérialisme sous ses diverses formes et le spiritualisme, notre journal ne doit pas rester neutre et simple spectateur ; il doit encourager par tous les moyens celui des deux partis dont le drapeau a pour devise : Progrès et amélioration des conditions d'existence matérielle, intellectuelle et morale de l'humanité, but que nous poursuivons nous-mêmes de toutes nos forces.

Nous voyons ce qu'a produit dans ce sens le matérialisme, et c'est pourquoi nous lui tournons le dos, pour aller porter notre concours à ses adversaires qui comprennent mieux la mission de l'homme sur la terre et sa véritable destinée. Nous pensons que tout ne meurt pas avec le corps, et que la mort n'est que le seuil de la véritable vie.

C'est ce qu'exprime l'auteur de « *Le Spiritualisme dans l'Histoire* » lorsqu'il dit que l'homme est avant tout un être pensant, dont le revêtement terrestre, soumis aux lois de la matière, finira par se désagréger et pénétrer dans l'écoulement cosmogonique.

Les entraves corporelles n'existant plus, dit-il, l'Esprit seul restera, indestructible et immortel. »

Il prouve l'existence de l'Esprit et de l'esprit substantiellement concret, par des citations très explicites d'Hernès, Spinoza, Swedenborg, Plotin, Aristote, Saint-Hilaire, les pères de l'Eglise, Tertullien, Leibnitz, Louis Jourdan, Plutarque, Diog. Laërce, Epicure, Origène, Saint-Bernard, les lois de Manou, Celebrooke, Saint-Paul, Le Yogasastra et le Kabyla Hindous, etc., etc., et il nous montre la doctrine spiritualiste répandue chez les sauvages, chez les Barbares, et chez les peuples civilisés, dans les temps et sous toutes les latitudes ; parmi les Chaldéens aussi bien que dans l'Inde et l'Egypte, en Grèce, en Chine, en Perse, chez les peuples Scandinaves, dans la Judée, partout, et professée par des hommes tels que Platon, Socrate, Pythagore, Xenocrate, Hesiode, Epictète, Plutarque, Philon le Juif, Lucrèce, Horace, Lucien, Cicéron et mille autres dans l'antiquité, Van Helmont, Paracelse, Thomas Willis, Roger Bacon, Ambroise Paré, Kepler, Ticho-Brahé et autres au moyen-âge, et enfin par d'innombrables auteurs éminents dont la nomenclature serait trop longue, dans les temps modernes.

Le livre est très substantiel dans son cadre sagement circonscrit ; tout y porte, tout s'y tient, tout y est juste et bien en place. Les nombreuses citations qu'il renferme sont comme autant de coups de massue qui terrassent l'adversaire, et l'aplatissent sans merci. Le style est concis, nerveux et clair, sans exclure pour cela l'élégance ; c'est une sobriété de bon aloi, qui rappelle les montures simples dont le joaillier artiste sait parer ses pierres les plus précieuses.

L'auteur de « *L'Ame et ses manifestations à travers l'Histoire* », M. Eugène Bonnemère, est connu de nos lecteurs, qui ont pu lire « *L'Histoire des Paysans* », « *Les Dragonnades, histoire des Camisards* », « *L'Histoire de la France sous Louis XIV* », « *L'Histoire populaire de la France, etc.* » Son nouveau volume est digne de ses devanciers, et forme une histoire très complète des croyances spiritualistes de tous les peuples, depuis les peuplades de l'Orcanie, et les esquimaux de Groënland, jusqu'à la brillante école d'Alexandrie et ses adeptes les philosophes Hermétiques. Il nous fait

assister aux évocations des Chaldéens, des Assyriens, à celles du Brahmanisme et du Bouddhisme, de la Grèce et de l'Italie, du Judaïsme et du Christianisme et même du Mahométisme, et il conclut en disant : « Toutes les religions, sans en excepter le Christianisme, admettent donc l'existence des Esprits. Il importe peu qu'on les désigne sous le nom de Mânes, Anges ou Saints. Ce sont toujours les âmes de ceux que nous appelons morts. Ils nous conseillent, nous dirigent, nous inspirent : n'étant pas infallibles (Dieu seul l'est) ; ils se trompent parfois, aussi devons-nous soumettre leurs inspirations au contrôle de notre raison. »

« Oui, dit-il encore, comme le croyaient les hommes des siècles écoulés, une âme universelle, égalitaire, plane sur le monde auquel elle donne la vie. L'âme individuelle est une parcelle empruntée par chacun de nous à la masse commune, une étincelle ravie au foyer général. De même, nous formons nos corps d'atômes que la terre nous prête pour un temps ; puis à l'heure de la mort, la terre reprend ce qu'elle nous avait confié ; tout se décompose et redevient de légers atômes, dont les uns, plus matériels, peuvent reformer de nouvelles enveloppes corporelles, dont les autres plus subtils, constituent le Férouer, l'Ochéma, le corps électro-lumineux, comme l'appellent quelques savants, le corps aromal, disait Fourier, qui a jeté un regard si profond sur toutes ces questions transmondaines ; ou si l'on veut, le *périsprit* d'Allan Kardec qui enveloppe l'âme et lui garantit son individualité. »

Enfin, citons encore pour terminer cette déclaration de l'auteur : « La conscience pure que donne le travail fait en vue du progrès est la récompense qui déjà sur cette terre nous fait pressentir celle que nous devons recevoir dans l'autre.

« Tel est l'avenir promis. Suivant nos actes, nous pouvons en hâter ou en retarder l'heure. Sachons nous connaître, regardons en nous-même et faisons en sorte qu'au moment suprême l'harmonie règne entre nos facultés développées par l'étude de toute notre vie, afin que nous arrivions plus tôt près de l'Eternel dans la grande unité qui est le but de notre existence terrestre. »

Comme son concurrent heureux, ce livre est écrit d'un style clair, sobre de développements, quoique plein de faits et de démonstrations péremptoires et logiques. Sa philosophie douce et remplie de sérénité semble puisée dans une logique lumineuse et s'inspirant du plus admirable bon sens. Après l'avoir lu, on ne peut qu'approuver la décision du jury du concours qui a partagé

le prix entre le livre de M. Eugène Bonnemère et celui de M. Rossi de Giustiniani. Le premier plus philosophe et le second plus historien étaient également dignes de la distinction qu'ils ont obtenue.

Quant à la doctrine dont ils se sont faits les défenseurs, il faut reconnaître que si elle a contre elle les railleries dédaigneuses et les négations d'un certain nombre de savants modernes, qui avouent naïvement ne l'avoir point jugée digne de leur examen, elle a par contre, en sa faveur, le témoignage et les opinions de nombre d'hommes éminents par leur science et leur érudition dans tous les siècles et dans tous les pays et dans cette situation, si un doute pouvait exister, nous préférons être avec Platon, Paracelse, Swedenborg et Roger Bacon, plutôt qu'avec des hommes qui préfèrent la négation à l'étude, la raillerie à l'examen. Une doctrine qui console et contribue au progrès de l'humanité a trop les attributs d'une vérité pour être répudiée sur la simple affirmation *a priori* des instituts officiels. La véritable science procède toujours par la consciencieuse investigation des faits quels qu'ils soient elle les étudie sans parti-pris d'aucune sorte, et elle ne se prononce qu'en pleine connaissance de cause, après avoir mûrement pesé le pour et le contre, et d'après une conviction faite basée sur l'expérience, la raison et la logique. C'est ainsi que l'on arrive à trouver la vérité et c'est ce qui nous plaît chez les spiritualistes ; ils recherchent le vrai dans les faits et dans l'étude des phénomènes, en vue du progrès de l'esprit humain, et ils n'admettent pas plus l'infailibilité de la science que celle de la théologie.

Travaillant à une œuvre commune, « *Le Devoir* » est avec eux, et ses colonnes leur seront toujours ouvertes pour la défense de la vérité, de la fraternité et de la solidarité entre les hommes.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

AVIS IMPORTANTS

La société pour la continuation des Œuvres spirites d'Allan Kardec dont le siège social est rue Neuve-des-Petits-Champs, prie les abonnés à son organe officiel, la *Revue spirite*, de vouloir bien se réabonner sans retard, en envoyant un mandat-poste (et non des timbres-poste), à l'ordre de M. P.-G. Leymarie, administrateur de la Société; ils faciliteront ainsi l'expédition des écritures et rendront un véritable service à l'administration qui les remercie à l'avance.

Les abonnés ont droit à deux primes : 1^o L'achat de tous les volumes de la *Revue*, de 1858 à 1879, à 2 fr. 50 le volume, le port en plus, soit 75 cent.

(Nous réimprimons les dernières années, et les personnes dont la prime n'a pas été complètement servie en 1880, recevront bientôt les volumes auxquels elles ont droit.)

2^o M. Charles Fauvety nous a fait remettre 120 volumes de la *Religion laïque*, 2^e année, et 120 de la 3^e année; ces 2 volumes grand in-8 de 500 pages qui valent 20 fr., sont offerts en prime aux abonnés de la *Revue* pour l'année 1881, moyennant 3 fr., pris à la librairie, plus le port qui s'élève à 1 fr.

Nos lecteurs connaissent tous M. Ch. Fauvety, l'éminent philosophe spiritualiste, l'écrivain concis et lucide dont on admire l'érudition et la logique, et que nous remercions pour son offre généreuse; les sommes réunies de cette prime, seront versées pour couvrir les frais de la Société scientifique d'études psychologiques.

A NOS LECTEURS.

Une année compte dans la vie d'un homme, d'une nation, et n'est rien pour le Maître des forces universelles qui nous a donné ces puissances : Le retour sur ce qui n'est plus — le souvenir qui le rend présent à notre esprit.

Au vingt-quatrième anniversaire de la création de la *Revue spirite*, nous allons, autant que possible, considérer tout ce qui peut nous intéresser dans l'année passée.

Les impatients se plaignent que nous ne marchons pas à leur gré, et que nous n'avons révélé qu'à un nombre relatif de personnes, nos croyances spirites, qui, si elles eussent eu des serviteurs déterminés, seraient adoptées par la pluralité des hommes.

La Société pour la continuation des Œuvres spirites d'Allan Kardec fait ce qu'elle peut, non ce qu'elle veut, et n'a pas à tracer une voie invariable à la Force universelle qui mène les mondes et les choses; lui

obéir, attendre l'instant propice pour agir efficacement, ne se séparer pour cette action, ni de nos guides, ni des adeptes du spiritisme, telle est sa ligne de conduite.

Ce qui est vrai, sensé, ce qui console et raffermir le cœur et porte l'esprit vers le progrès, ne se guide point à l'aide d'âmes imparfaites, rétives ou sensuelles, qui aiment l'or et ne possèdent même pas la science exacte de la vie.

Autre considération :

Dieu, force universelle, ne s'assimile à la conscience humaine qu'en raison des efforts qu'elle accomplit pour le bien connaître, l'aimer, le servir et seulement si elle le fait dans le but de moraliser les hommes d'augmenter leur bien-être matériel.

Ce qui précède doit nous obliger à faire un retour sur nous-mêmes, à nous avouer que, par nos actes, nous dépensons en pure perte les forces qui nous sont données, pour mieux connaître nos devoirs envers Dieu, envers l'humanité et notre conscience. Il est injuste de supposer que notre société ait cette puissance virtuelle de faire amender les consciences ; elle peut les inciter à l'étude, au respect d'autrui, à l'aide mutuel, à l'union, à l'amour, mais il faut aussi que ces consciences se déterminent, avec volonté, à sortir de l'ornière habituelle.

Propager la doctrine est notre objectif, et nous n'y avons pas failli ; nous eussions pu centraliser tous les efforts à Paris, nous avons préféré la diffusion générale de nos croyances, faite par des personnalités influentes, qui, avec de bonnes traductions des OEuvres spirites, et à l'aide du journalisme, produisent dans toutes les contrées de la terre une évolution salubre, humanitaire, que rien ne puisse arrêter.

Ce premier mouvement si caractéristique en a fait naître plusieurs autres ; le second, indispensable à l'édification de l'œuvre commune, est celui des conférences, créées pour obtenir des résultats immédiats et importants.

Allan Kardec avait en vue cet ordre d'idées dont il nous parlait dans ses réunions intimes ; il attendait le moment propice pour avoir des conférenciers instruits, capables de parler avec cette sage modération qui assure le suffrage des majorités. Le Dr Dupuis a suivi cet exemple.

En 1875, étant en Belgique, nous constatons que tout se préparait à cet effet, dans ce pays où chacun exprime librement sa pensée.

M. Mouls, à Bruxelles, tendait alors à généraliser notre enseignement à l'aide de son esprit de déduction et de son talent rare d'orateur ; il voyageait, réunissait les humbles dans les centres bouilliers belges, les guérissait de leurs maladies matérielles par le magnétisme, l'im-

position des mains, et élevait leurs conceptions par des conférences sur la science de la vie spirite ; cet honnête homme, ce grand cœur est mort à la peine en combattant pour le juste et le vrai. Donnons-lui le bon, le pieux et fidèle souvenir.

Dans le *Messenger de Liège*, nous avons parlé de l'organisation des séances hebdomadaires pour le dimanche ; MM. Adam, Longprez, Godard, Van-de-Ryst, nos amis dévoués de la province de Liège ; M. Zauns de la Revue belge du spiritisme, de concert avec l'Union spiritualiste belge, ont suivi la voie indiquée, non sans succès ; M. Adam l'a popularisée au groupe de la Paix ; M. Van-de-Ryst, au cercle littéraire de Spa ; M. Zauns, un peu partout, avec persistance et talent et au gré de ses auditeurs. L'enseignement parole est généralement demandé par les populations avides de s'instruire.

En général, les conférenciers instruits sont peu fortunés et pères de famille ; pour leur donner le pouvoir de voyager, d'avoir l'esprit libre et uniquement porté vers l'objectif qu'ils se sont faits, il faut un capital réuni à l'aide de cotisations, sans lequel il est presque impossible d'engager la lutte contre les préjugés et l'ignorance.

M. J. Guérin nous a offert son concours en s'inscrivant pour 5.000 francs annuels, et 1.000 francs pour la création d'un journal ou d'un Moniteur des conférences ; le *Moniteur de Liège*, la *Revue belge du spiritisme*, la *Revue spirite*, ont ouvert leurs colonnes à une souscription permanente pour appuyer l'initiative généreuse de M. Guérin ; nos amis doivent aider ce second mouvement, prouver que la solidarité spirite n'est pas chose vaine, que le sillon tracé par le Maître et dans lequel il a semé, doit donner ses épis et ses gerbes.

Il faut l'union sans dissidences.

En novembre dernier, M. Leymarie, appelé à Morienvall (Oise), s'y trouvait au milieu des spirites si nombreux de cette région, accourus de 10 à 20 kilomètres pour l'entendre ; M. Dastre, de Saint-Sauveur, a créé des groupes spirites, dans la forêt de Compiègne et ses environs ; lui-même est médium-guérisseur désintéressé qui fait école ; avec ses élèves, il répand la bonne nouvelle par la parole et par des faits.

Les cérémonies dernières, civiles et spirites, prouvent aussi qu'un orateur qui parle d'abondance, qui expose ses doctrines avec mesure, mais avec chaleur, émeut et impressionne profondément ses auditeurs M. G. Cochet l'a prouvé plusieurs fois à Paris.

A Troyes, sur la tombe de M. P. Pâlis, dernièrement M. Leymarie parlait d'inspiration ; il y avait là, des hommes politiques, qui, mêlés à la foule des amis du mort regretté, ont écouté avec intérêt les idées

qu'il a exposées, puisque, en lui serrant la main, ils l'ont engagé à venir faire des conférences, dites indispensables, à la population de Troyes ; dans cette ville (où il doit revenir), le même soir M. Leymarie a donné une causerie-conférence aux spirites qui remplissaient une grande salle publique, et qu'il a réunis en atténuant les points sans importance qui les divisaient : faire l'union est encore l'œuvre des conférenciers futurs.

Malheur à qui divise.

L'enseignement par la parole sert non seulement à propager les grandes vérités, mais il aide à refuter toutes les insanités, à faire disparaître les ferments de discorde, il est très-sérieusement une mission de paix et de concorde.

M. J. Guérin a créé un troisième mouvement d'idées, en donnant un prix de 3.000 francs, au meilleur ouvrage sur *le spiritisme à travers les âges* ; le concours a été important, ses résultats pratiques. Nous engageons les spirites qui peuvent le faire, à créer des concours pareils, pour forcer les littérateurs et les philosophes à étudier ces questions capitales au bénéfice des masses qu'il faut éclairer et relever. Il n'est point indifférent de laisser sa trace aux générations nouvelles, et celui qui offre ses deniers à de tels concours, les donne au progrès, à l'évolution morale que le spiritisme propage ; son nom restera honoré.

Une société de la *Libre-pensée religieuse, société d'assistance morale et d'enterrement laïque*, a été fondée, par la Société scientifique d'études psychologiques ; ce fait constitue en 1880, un *quatrième mouvement* dont l'importance n'échappera à personne. Cette société unit tous ceux qui professent la croyance en Dieu, l'immortalité de l'âme, la communion entre les vivants et les morts, et ceux mêmes qui, après avoir cessé de croire aux dogmes des anciens cultes, ne sont pas moins animés de sentiments religieux, qui ont le respect de la tombe, quel que soit leur idéal.

Les membres de cette société croient, à l'efficacité des paroles prononcées sur une tombe ; ils savent que la leçon de la mort revivifie dans l'âme les instincts supérieurs, généreux, ramène le cœur vers l'idéal, que la leçon est d'autant plus profitable que l'on a su la rendre compréhensible. Pour établir le culte de la vérité, tout associé de la *Libre-pensée religieuse* se garde et défend autrui contre les défaillances de la dernière heure, les mensonges posthumes que les cultes officiels autant que les familles font subir aux morts ; ils se rendent mutuellement des devoirs purement laïques en manifestant des libres-pensées religieuses.

Cette dernière année n'a donc pas été stérile pour les spirites puisque, en dehors du courant général, spécial à la cause, nous avons préparé, dans les conditions les plus larges, la voie dans laquelle la génération actuelle doit entrer.

En Allemagne, dans les deux Amériques, en Angleterre, en Italie, aux Colonies, on ne compte plus les hommes qui suivent ce mouvement ; les consciences réveillées, portées aux études nouvelles, abordent le grand problème de notre destinée au-delà de cette existence.

A Bombay et dans le vaste empire anglo-indien, la grande école théosophique crée des cours techniques dont les professeurs appartiennent à toutes les religions ; Mme H. Blavatsky et le colonel Olcott ont groupé toutes les notabilités brahmanes, bouddhiques, parses, musulmanes, chrétiennes, toutes les âmes éclairées qui, dans un but de fraternité universelle, veulent le relèvement intellectuel de 500 millions d'habitants ; la tâche est difficile, ardue, ceux qui l'ont entreprise y consacrent leur savoir et leur vie.

A Paris, une branche de cette société théosophique correspond avec nos amis de l'Inde. Dans la génération nouvelle des spiritualistes, tous les cœurs battent à l'unisson, les esprits s'allient intimement pour proclamer l'unité des forces universelles, l'immortalité de l'âme, la communion entre les vivants et les morts.

Une société spirite, fort répandue sous le titre de *Pneumatologie universelle*, qui est partagée en décuries et en centuries, qui a réuni les hommes les plus instruits et ceux qui appartiennent aux classes sociales les plus élevées, a donné à M. Leymarie, le titre de président de la trente-unième décurie dont le siège social doit être à Paris ; la *Revue spirite*, en Occident, sera l'organe de cette société qui réalise constamment ce que le télégraphe serait impuissant à donner, ce dont M. le chevalier-ingénieur, Adolphe Coen, a entretenu les membres de la Société scientifique d'études psychologiques, dans une conférence dont nous avons donné le résumé.

Il s'agit de la *désatomisation et du transport des lettres* ; ainsi, la Société de Livourne (Italie), réunie à une heure convenue entre elle et celle de Bruxelles, écrit une lettre qui reste placée à la vue de tous ; cette lettre désagrégée (l'écriture disparaît avant le papier), est transportée instantanément à Bruxelles, où elle est intégralement reconstituée ; de Bruxelles à Livourne, le même phénomène s'opère, et c'est ainsi, paraît-il, que s'obtient cette télégraphie nouvelle que nous allons essayer de réaliser à Paris ; la *Revue* inscrira les résultats obtenus.

Ce fait se passe entre personnages instruits, éminents et considérables dans la société.

La vente continuelle des OEuvres du Maître traduites dans toutes les langues, et tout ce qui précède, prouvent que le spiritisme se propage d'autant plus que la guerre qui lui est faite s'accroît ; condamné à mort perpétuellement, il enterre ses adversaires avec un sang-froid sans pareil ; c'est incontestable, il s'impose toujours de plus en plus à l'attention du monde scientifique.

Au nom de Mme Allan Kardec dont la santé est toujours bonne, des membres de nos sociétés, nous présentons nos vœux de nouvel an à tous nos amis, à nos frères disséminés sur la terre, à nos correspondants toujours fidèles, aux médiums de tous ordre qui nous secondent dans la propagation du spiritisme.

Pour la Société,

Les Administrateurs : P.-G. LEYMARIE, II. JOLY.

ADHÉSIONS AUX CONFÉRENCES

Messieurs, La Société rouennaise des Etudes spirites, a accueilli avec la plus vive satisfaction, l'annonce de la création de conférences sur le spiritisme.

Ce moyen de propagande nous semble des plus heureusement choisis et la Société forme des vœux ardents pour qu'il soit mis en pratique le plus tôt possible.

Dans le but de s'associer à cette œuvre utile et moralisatrice, une souscription a été ouverte. Je vous en envoie le montant, qui s'élève à 300 francs.

Je crois pouvoir vous assurer qu'une semblable somme sera mise par la Société annuellement, à la disposition de l'œuvre que vous patronnez.

Je vous prie d'agréer, cher Monsieur, en mon nom et en celui de tous nos frères rouennais, l'assurance de nos plus fraternelles sympathies.

Rouen, 14 octobre 1880.

Blot, Président.

Nous attendons l'adhésion de nos amis de Marseille et de Lyon.

Les groupes de Béziers et des environs de cette ville, ont tous prouvé, par des souscriptions, quel intérêt ils attachent à l'œuvre des conférences ; que chacun les imite et le résultat désiré sera bien vite obtenu.

La Belgique a des sociétés nombreuses qui se cotisent, qui veulent la réussite de nos projets.

Toulouse, 10 novembre 1880.

Messsieurs et F. E. C.

Le Cercle de la morale spirite de Toulouse, dans la séance du 7 novembre 1880, réuni en assemblée générale, a voté à l'unanimité des membres présents, l'envoi d'une somme de *cinquante francs* à la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, afin de participer à la souscription ouverte pour les *conférenciers spirites*. J'ai été chargé de vous en informer.

Cette œuvre dont l'initiative est due à notre généreux frère en croyance, M. Guérin, dont nous avons lu la circulaire, est appelée, nous en avons l'espérance, à porter d'heureux fruits dans l'avenir.

Quoique le nombre de ses adeptes soit restreint, et conséquemment ses ressources limitées, le Cercle spirite de Toulouse se fait un devoir d'apporter son obole à la Société de Paris, dans le but d'organiser, lorsque ce sera possible, des conférences qui populariseront les consolantes vérités de notre chère doctrine, dans les différents centres de la France !

Nous serions heureux comme vous, d'en voir bientôt la réalisation.

Le Président, Félix PETIT.

Cher messieurs et frères en croyance,

Tours, 8 novembre 1880. Je vous envoie sous ce pli, un bon de poste de 25 francs, somme que je me propose de verser annuellement pour l'œuvre des conférences, aussi longtemps que mes moyens me le permettront ; je m'engage, en outre, à prendre un abonnement au journal qui sera créé à cette occasion.

Je me mets également à la disposition des groupes situés dans un rayon rapproché de Tours, pour traiter en public, et *gratuitement*

tous frais à ma charge, les sujets que j'ai développés dans notre ville, sous les auspices de la Ligue, et qui se rattachent à nos doctrines ; soit : pluralité des mondes, sur Dieu, l'âme, la vie future, etc., etc.

Recevez, chers Messieurs, l'assurance de mes sentiments fraternels.

LÉON DENIS.

OUVRAGES SPIRITES, OU TENDANCES SPIRITES, PARUS EN 1880.

Le Spiritisme devant la science, par M. François Vallès.

Les grands Dieux et les petits Dieux.

Elfa, ou le roman d'une libre-penseuse, par Paul Grendel.

L'Astronomie populaire, par Camille Flammarion.

Le Spiritisme devant la science, par Ch. Fauvety et Mme Cochet.

Choses de l'autre monde, par Eugène Nus.

Groupe Dupuis, compte rendu de 1878.

Leçons de choses, pour rendre les enfants bons musiciens ; par Mlle

Chassevent, le savant et pratique vulgarisateur.

La Consolée, par Antoinette Bourdin.

Cent et unième supplément au procès des spirites, par Tonoeph.

L'Âme, simple hypothèse, par M. X. d'Anvers.

Collection générale des œuvres de A. Babin.

Notions d'astronomie, nouvelle édition, par A. Babin.

Voyages merveilleux d'Isidore Brunet, par Tnadlam.

Essai de catéchisme spirite, par De Turck.

Mutualité sociale, par Godin, de Guise.

Manifestations spirites, ouvrage en anglais par le Rd Ch. Beecher.

Le Théosophist, organe des Théosophistes, par H. Blavatsky.

La Religion du spiritualiste (en anglais), par Georges Watson.

Voyage au pays des Boyards, par Olympe Audouard.

Les Chrysanthèmes de Marie, par Camille Chaigneau.

La Cosmographie vulgarisée, par la méthode plastique ; par l'ingénieur Tremeschini.

De la Méthode d'action, solution de la question sociale, par M. Renucci.

La Réalité des Esprits (nouvelle édition), par le baron de Guldens-tubbe.

La Franc-Maçonnerie, religion sociale du parti républicain, par J. P. Mazaro.

RAPPORT

SUR LE CONCOURS INSTITUÉ PAR M. GUÉRIN, RELATIVEMENT AUX CROYANCES SPIRITES A TRAVERS LES AGES.

Lu par l'Auteur à la Société des sciences psychologiques, dans la séance solennelle
du couronnement, le 26 octobre 1880.

« Si jamais concours eut sa haute raison d'être, c'est celui dont nous rendons compte aujourd'hui. Certes, les recherches de l'Art, de la Science et de l'Industrie, appliquées à l'augmentation du bien-être matériel, ont droit à tout notre intérêt et ne se verront jamais trop encouragées ; mais combien les études philosophiques ne sont-elles pas plus excellentes, puisque, sciemment ou non, l'homme conforme l'ensemble de ses actes à la nature de ses croyances, et s'efforce d'harmoniser les lois sociales avec les principes moraux dont il admet l'autorité.

Le Christ a dit : « L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais il se nourrira « de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Or, par ces mots significatifs, à quoi Jésus fit-il allusion ! Évidemment aux enseignements lumineux de la nature, à l'ensemble des notions acquises par l'humanité, aux suggestions de la conscience, aux intuitions du cœur et de l'intelligence, autant d'éléments destinés à vivifier nos sentiments et nos pensées, de même que certaines substances, représentées par le pain, ont pour propriété de nourrir nos organes physiques.

Voilà donc, nettement indiquée, la double exigence de notre double nature ; aliments pour l'âme, aliments pour le corps : également indispensables, sous peine d'amoiendrissement ou de destruction partielle de l'être. Ici, pourtant, faisons une réserve : le corps disparaît, l'esprit subsiste ; le progrès intellectuel et moral domine donc, comme importance finale, celui du monde matériel ; il le domine de toute la suprématie de l'éternel et de l'infini sur ce qui n'est que temporaire et limité.

Cependant, chose admirable ! l'ascension graduelle des âmes sur l'échelle du perfectionnement, entraîne solidairement celle de la nature terrestre ; car, plus l'homme avance dans la voie du bien, plus il comprend l'étendue de sa responsabilité et la part d'efforts qu'il doit au développement de tous et de *tout*. Oui, de *tout*, puisqu'il est démontré que chaque élément est appelé à la vie consciente. Dans la plante qui mange, boit, respire et vit enfin ; dans l'animal souvent plus généreux, plus dévoué que son maître et dont l'intelligence a su s'imposer à nos vieux préjugés, le sage discerne des frères puinés qui, sous l'influx divin, s'acheminent lentement vers nos communes destinées à travers l'éternelle immensité.

Comme, de ces hauteurs méditatives, il embrasse avec amour l'ensemble des choses ! Comme il se sent tenu de par tout ce qui existe, d'apprendre toujours plus, de pratiquer toujours mieux la solidarité, loi de justice et d'amour qui réalise, pour les éléments primitifs, le glorieux épanouissement des êtres, nous révèle la marche harmonique de la création vers un but déterminé, et donne ainsi : à nos aspirations, une certitude, à nos douleurs, une consolation, à nos consciences, la lumière. Ces notions ne suffisent-elles pas amplement à constituer une morale sur laquelle se puisse édifier le Code rénovateur des peuples ?

En essayant de retracer ici, bien sommairement, du reste, le courant d'idées où se meut notre Société, je ne pense point franchir les limites naturelles de mon sujet. Je crois devoir, au contraire, à propos de nos travaux, remonter à la pensée inspiratrice de ce concours en indiquant par quel enchaînement de principes la vraie morale, c'est-à-dire l'avenir, appartient au spiritisme dont les conclusions fondées sur la méthode expérimentale, corroborent à la fois les lois de la nature et l'opinion des génies qui sont devenus les phares de ce monde.

De nos jours, où la soif des jouissances faciles trouve dans le Matérialisme un prétexte pour s'assouvir, « puisque selon lui », quand on est mort, tout est mort, nous ne devons perdre aucune occasion de démasquer le vide scientifique et moral qu'il prétend dissimuler sous des phrases devenues sonores à force d'être creuses.

Pour le mettre aux abois, il suffit de lui demander :

1^o Ce qu'il compte faire de la conscience humaine en l'absence de toute responsabilité ultérieure ; quels mobiles il lui assignera ?

2^o Comment il s'y prendra pour moraliser les masses dont il limite à la tombe les horizons et les espérances ?

Je ne veux au Matérialisme d'autres juges que ses propres réponses à ces deux questions.

— La conscience humaine, dit-il, doit trouver sa félicité dans l'accomplissement du bien pour le bien lui-même.

— Très beau, mais difficile à réaliser, car, en affirmant le néant final, le Matérialisme supprime la conscience, seul critérium du Bien et du Mal, et lui substitue la lutte pour la vie d'ici-bas.

A la seconde question posée, le Matérialisme se dit en mesure de prouver aux peuples que leur intérêt est de pratiquer le Bien.

O Logique ! Tout à l'heure on voulait le Bien pour lui-même ; maintenant on invoque l'intérêt comme appoint... que dis-je ! comme raison déterminante ! Mais encore, à quand la conversion des masses ? Probablement au temps singulièrement problématique où l'on verra toujours, comme dans les mélodrames, la vertu récompensée et le vice puni. En tout cas, cette morale de savoir-faire inspire une confiance médiocre. Et dire que le Matérialisme n'a même pas l'espoir de l'inaugurer ! La preuve, c'est que, dans ce moment, son petit système n'a plus de place pour le Bien ; ses écrivains les plus autorisés sont en train de l'écarter, comme une « hypothèse inutile », et de le classer, à côté du génie, dans le riche catalogue des névroses.

Or, cela prétend être une école, une philosophie !

Pauvre gens, qui vous réclamez de la matière et ne la connaissez même point ! Allez donc l'étudier près de William Crookes, l'illustre Anglais, chimiste et physicien de premier ordre ; il vous la révélera sous des aspects insoupçonnés jusqu'à nos jours ; mais alors, elle vous apparaîtra si lumineuse dans sa subtilité que vous en serez aveuglés, et votre œil devenant impuissant à l'apprécier, vous la nierez en affirmant, selon votre formule, qu'elle ne tombe point sous vos sens. Prisonniers volontaires du cercle vicieux où vous vous enfermez, vous êtes logiquement condamnés à récuser même la matière, seul élément dont vous admettez l'omnipotence.

Si forcément incomplet que soit ce court parallèle des deux courants qui se disputent aujourd'hui l'empire de l'opinion, il suffit pourtant à démontrer, d'une part, les vastitudes du Spiritualisme expérimental au point de vue moral et progressiste, d'autre part, l'impasse où s'accule fatalement la colossale sophistication de science et de principes qui, par une sorte de paradoxe s'appelle : le Matérialisme, et l'impuissance de ce dernier à donner au Bien une raison d'être ni un but quelconques.

Cependant, la Société n'est possible qu'à la condition de se constituer sur le Code moral qui forme le fond de la conscience universelle, et si nous voyons remettre

toutes choses en question dans le monde social, c'est justement parce que ses principes fondamentaux, la vérité, la justice et la solidarité, y sont légalement violés. Aussi, devait-il nécessairement se produire une réaction dans tous les domaines de la vie. Nous y assistons aujourd'hui. Chaque iniquité prend une voix et proteste contre l'immense désordre qui résulte d'une antique et vaste coalition d'égoïsmes dirigeants. Les éléments humains, remis en mouvement par l'excès même du mal, cherchent leur véritable équilibre ; c'est le chaos génésiaque d'une nouvelle période civilisatrice ; comme aux jours antiques, le souffle de Dieu s'y meut et le féconde ; le verbe a déjà prononcé le suprême : *Fiat lux* !

Où, la lumière est ! Voyez l'avenir s'esquisser dans ses effluves radieuses ; contemplez-y les peuples, possesseurs de la vérité ; sachant enfin que le moi conscient et responsable échappe à la destruction de la forme ; que, selon une parole profonde, — de M. Charles Fauvety, — « L'homme se retrouve, après sa mort, ce qu'il s'est fait pendant sa vie : » disant avec Edgar Quinet : « Mourir pour renaître et progresser sans cesse ! » puis calculez, s'il est possible, l'influence de ces conclusions sur la morale publique et privée, sur l'esprit initial des institutions futures !

Mais, pour propager ces enseignements rénovateurs, il faut avant tout, prouver qu'ils émanent de la vérité.

En exigeant cette garantie, le chercheur est à la fois dans son droit et dans son devoir. Le temps des croyances imposées est bien passé. Eclairée par le flambeau du libre examen, la raison affranchie marche à la conquête de toutes les libertés. Donc, le Spiritualisme est tenu de confirmer par des faits l'autorité de ses conclusions. C'est ici que les phénomènes du Spiritisme apparaissent dans toute leur importance.

Ils couronnent de leurs rayonnements l'immense édifice de la pensée humaine. C'est par millions que se comptent leurs adeptes dont plusieurs, par leur génie, se sont acquis l'universelle admiration.

Pourtant, dès qu'on cherche à démontrer la réalité de ces preuves tant demandées, on se heurte : chez les simples, aux préjugés de l'ignorance ; chez les esprits cultivés, au scepticisme de l'orgueil, père légitime du parti pris.

Les faits du Spiritisme qui, depuis plus de trente ans, sont venus corroborer et souvent devancer les plus sublimes découvertes de la science, témoin les bases d'observations qu'ils ont fournies à William Crookes, à Zöllner, à Wallace, à Flammarion, et à mille autres, ces faits, dis-je, sont en butte à des oppositions systématiques et passionnées, en vertu desquelles on se dispense de les examiner. Ils n'existent, dit-on, qu'à l'état d'hallucination chez les cerveaux malades ; car, assure-t-on avec sérieux, ils ne se sont jamais révélés aux savants, aux philosophes ; les manifestations d'outre-tombe proviennent donc : ou d'un charlatanisme éhonté, ou d'un état pathologique bien connu des spécialistes de Charenton.

Quelque fragiles que soient ces assertions devant l'authenticité du fait, les adeptes du Spiritisme ont cru devoir ne pas leur laisser plus de prétexte pour subsister, que de raison pour produire. Ce que veut la vérité, c'est le grand jour ; à ce point de vue, déjà, les phénomènes contestés ne pouvaient que gagner à subir une sérieuse investigation historique ; mais ils y trouvaient un second avantage : c'était, comme consécration de leur réalité, la mise en lumière d'une morale qui embrasse l'universalité des êtres, et devant les splendeurs de laquelle toutes les autres s'effacent ainsi que s'évanouissent, au soleil levant, les flottantes brumes de la nuit.

Donc le Spiritisme était mûr pour une vulgarisation plus étendue, et, comme il arrive toujours en pareil cas, les vulgarisateurs, aussi, se trouvaient prêts.

(A suivre).

SOPHIE ROSEN (Mme DUFAURE).

LE MÉDIUM BASTIAN

Nous avons annoncé, en novembre, que le médium Bastian devait se rendre à Paris : le 15 ou 17 novembre 1880, une lettre de lui nous prévenait de son arrivée certaine pour cette époque ; or, ce médium auquel nous avions laissé la latitude d'aller à Hambourg, est tombé malade tout à coup ; il est reparti pour l'Amérique, sa patrie.

Il nous revient que, des personnes mal intentionnées écrivent aux médiums engagés pour se soumettre au critérium de la Société scientifique d'études psychologiques, qu'ils n'aient pas à venir chez nous, car nous voulons tout simplement prouver qu'ils sont des fourbes, et les livrer à la justice ; on ajoute même, que les personnes qui font partie du comité de ladite société, sont des jésuites !

Si de pareilles lettres étaient écrites ainsi, ne devrait-on pas les considérer comme mensongères au premier chef, et se dire que Ch. Fauvety, Eugène Nus, E. Bonnemère, F. Vallès, Ch. Lomon, le baron du Potet, etc., sont assez connus comme hommes et écrivains, pour ne pas les masquer en jésuites ? Ce sont là des puérilités qui ne souffrent pas l'examen.

Nous croyons que des circonstances indépendantes de la volonté de ces médiums, les empêchent de se rendre à Paris, où ils seront accueillis en Frères, par des spiritualistes qui les soutiendront et les protégeront, surtout si leurs facultés les aident à bien servir la cause.

Les citoyens anglo-américains, ne peuvent craindre de mauvais procédés de la part de leurs Frères de France, tous hommes libres. Cette peur absurde ne peut naître dans l'esprit des fils de la libre Angleterre, de la grande République américaine, dont la devise est : ALL RIGHT.

VOYAGES DES DÉLÉGUÉS DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

(Voir la *Revue* de septembre 1880.)

Il est très intéressant de suivre les Théosophes, de se rendre compte des impressions des peuples de l'Inde si peu connus, si mal appréciés ; les conquérants avaient abâtardi cette race à l'aide de la force, en dénaturant l'enseignement de ses révélateurs, et il suffit aujourd'hui de quelques philosophes humanitaires, aux vues grandes et généreuses, pour faire sentir à tous que la rénovation est possible, et que, s'il y a des milliers d'années, les races aryennes, en émigrant, ont semé partout les grands principes de la vieille philosophie de ces contrées, l'Asie centrale peut encore redevenir un foyer vivant pour les vérités éternelles.

Oui, dans ces temps troublés, lorsque la conscience humaine s'interroge avec terreur, lorsque les grandes traditions semblent perdues, il est bon, il est juste que, soit par le Spiritisme, soit par la théosophie, forces similaires qui doivent s'unir, il s'établisse une nouvelle croyance basée sur la science, la raison, les faits, qui unisse les âmes sur cette triple base : la justice, la paix, le travail. C'est une évolution remarquable de l'esprit humain que celle qui se prépare à l'orient et à l'occident ; nous devons tous la saluer avec joie et l'accueillir comme la bonne, la douce, la consolante nouvelle. Nous continuons le récit du *Pionner*, journal officiel de l'Inde.

« Le 28 mai la délégation arriva à Kalutara, et fut traitée à son arrivée avec les mêmes honneurs qu'elle avait reçus à Piyagalle. Le Colonel prononça un discours dans une vaste plantation de cocotiers, devant un auditoire de deux mille personnes, et un autre dans le village contigu au temple de Whera, où réside le prêtre Subhuti, dont la profonde érudition a été rendue publique en Europe par M. Childers, dans son dictionnaire pali.

Les délégués furent invités à dîner chez le juge de Kalutara. M. Arnathalam, bachelier gradué de l'Université de Cambridge, personne d'une éducation distinguée, et douée d'une rare instruction. Le 29, dans l'après midi, la délégation se remit en marche, la ligne du chemin de fer de Colombo à Galle (en voie d'exécution) étant achevée jusqu'à Kalutara, les Théosophes prirent le train pour se rendre à Panadure, où à leur arrivée, ils trouvèrent la gare artistement décorée avec des cocotiers, des fleurs et des feuillages : la route conduisant de la station à la villa qui leur avait été assignée était ornée, de chaque côté, par une rangée non interrompue de branchages et de feuillages de palmier. Leur hôte, dans cette villa, fut le vénérable et riche Mudeliar Andris Perera qui ne voulut permettre à aucun comité de se charger des frais de la réception ; il voulut pourvoir à tous les détails, tels que décorations, maisons, meubles, voitures, vivres et serviteurs. Comme les délégués s'approchaient de leur résidence, ils aperçurent de loin à l'entrée de la villa, un arc de triomphe érigé en leur honneur et le vénérable Mudeliar venant à leur rencontre, revêtu de son uniforme de grande tenue ; ses beaux cheveux étaient ornés d'un magnifique peigne en écaille, signe distinctif de la noblesse ceylanaise, son uniforme se composait d'une redingote bleue galonnée d'or et garnie de boutons en pierres précieuses, du jupon national (*d'hoti*) entouré simplement autour du corps et retenu à la taille par une ceinture dont l'agraphe était d'or, d'un gilet de satin ayant pour boutons deux rangées de magnifiques émeraudes, et d'un superbe sabre, dont la poignée et le fourreau étaient d'or massif garni de brillants, suspendu à un solide baudrier en or finement ciselé. (Le

sabre et le baudrier représentent une valeur de 2.500 livres sterling.) Il était accompagné de deux hérauts, portant ses armes, et suivi de toute sa famille ainsi que d'un cortège de connaissances qu'il avait invitées pour l'occasion ; l'effet général de cette scène était vraiment féérique. La foule qui attendait la délégation, à la résidence du Mudeliar était immense et son désir d'entendre le colonel était si vif, que, sans même avoir le temps de quitter son costume de voyage, il se rendit immédiatement au temple voisin, et improvisa sur-le-champ un discours qui dura une heure ; les applaudissements et les hurrahs furent continus et bien après que l'orateur eut donné ses conclusions, des milliers de personnes stationnèrent aux environs de la villa. Dimanche 30, le colonel prononça de nouveau un discours dans le temple, où (il y a de cela quatre ans) une fameuse controverse avait eu lieu entre le Révérend Megitturvatte, le fameux orateur bouddhiste, et le Révérend M. Silva, champion du parti chrétien, controverse qui se termina par la défaite complète de ce dernier.

L'auditoire de ce jour était aussi nombreux que celui d'hier et son enthousiasme aussi vif. Le 1^{er} juin, la Mission théosophique partit pour Colombo ; les habitants de Panadure lui exprimèrent leurs vœux sincères et l'accompagnèrent jusqu'à la station.

D'après les discours prononcés par le colonel Olcott, et les discussions religieuses de Mme Blavatsky, les idées fécondes répandues par les Théosophes tendent à démontrer que si aucune religion n'est parfaite et ne contient toute la vérité, il n'est pas moins vrai qu'il en existe quelques parcelles dans chacune de celles qui ont réussi à progresser dans le monde ; que si d'un commun et bienveillant accord, on s'unissait pour examiner scrupuleusement les anciennes religions de l'Asie, l'on parviendrait à découvrir le germe de chacune de ces croyances qui se sont développées depuis la période aryenne ; ce programme d'une coopération fraternelle, semble séduire tous les peuples asiatiques, probablement parce qu'il flatte cet orgueil de race dont ils sont si imbus.

La délégation séjourna neuf jours à Colombo ; le colonel y fit six discours devant des auditoires nombreux et empressés, l'un d'eux devant quatre mille personnes, au collègue Widyodaya, qui est l'Université bouddhiste où les prêtres apprennent le sanskrit, l'elu et le pali, sous la direction du Grand Prêtre d'Adams Peak, Kikkaduwa Sumangala, première sommité littéraire de l'île.

Deux branches furent organisées dans cette ville ; l'une composée de bouddhistes, de chrétiens et de libres-penseurs ; cette dernière dont le but spécial est l'étude des sciences occultes, est le résultat d'une lecture publique que le colonel donna à Racquet-Court, sur cette branche scientifique si attrayante ; il fut félicité par l'illustre maître James, professeur de sciences à l'Académie de Colombo, qui lui présenta, au nom de l'auditoire, un vote de remerciements ; ces félicitations démontrent l'importance et la hauteur du sujet traité, ainsi que le talent déployé par l'orateur.

Au discours qui fut prononcé dans le temple du fameux prédicateur Megittuwatte la foule débordait de l'enceinte splendidement décorée : au-dessus du dais qui couvrait la chaire où le colonel avait pris place, avait été suspendu un tableau richement encadré, sur lequel était représenté en bleu et or, le sceau, les emblèmes et le nom de la Société théosophique. Aux réunions de Colta et de Kélanie, des arcs de triomphe furent érigés, les routes conduisant aux temples, où le chef des délégués prononça ses discours, avaient été ornées de drapeaux et d'une profusion de festons et de guirlandes d'*ollas* (jeunes palmes de cocotiers).

A Kandy, ville charmante et ancienne capitale des rois de l'île, la plus grande partie de la population vint au devant d'eux pour les recevoir et assiégea leur bungalow (résidence) ; sans avoir le temps de quitter leur costume de voyage, ils durent recevoir et écouter les adresses de bienvenue que leur présentèrent deux co-

mités, l'un formé de chefs Kandyotes et l'autre représentant une société littéraire bouddhiste ; dans la matinée du jour suivant, ils reçurent les visites de cérémonie que leur firent tous les grands prêtres. Dans l'après-midi le colonel Olcott alla au temple de Dalada Maligava, où la dent renommée de Bouddha est conservée et gardée religieusement comme une relique sacrée ; la foule avait envahi le temple, les corridors et les cours ; le colonel oblige d'interrompre momentanément le discours qu'il avait commencé, accompagné de son interprète, des délégués et des grands prêtres, se rendit sur le sommet d'un large mur de renfort appartenant au temple qui dominait une vaste esplanade ; là, en présence d'une multitude innombrable, il continua son discours, l'aspect de cette scène était imposant, et notre plume ne parviendrait jamais à décrire l'impression produite sur les spectateurs, les applaudissements et les hurrahs frénétiques qui éclatèrent lorsque le colonel eut terminé son discours. Le lendemain soir, le chef des délégués fit à l'Hôtel-de-Ville (*Town Hall*) une lecture, dont le sujet était la vie de Sakya-Muni et ses leçons ; lecture qui fut appréciée par l'auditoire.

Samedi, 12 juin, le colonel se rendit à une assemblée de grands prêtres au temple de Dalada Maligava ; où, après avoir discuté l'état actuel du bouddhisme, il soumit les plans qu'il avait conçus dans le but de raviver la littérature pali et de répandre dans les contrées occidentales les principes de la doctrine de Bouddha ; ces plans ne représentant aucune difficulté, furent approuvés par le Conseil ; dans l'après-midi, il adressa un discours à la multitude qui s'était réunie autour du temple.

Le jour suivant, les théosophes se rendirent à Gompola, où le colonel prononça un discours auquel assistait toute la population. Le Mohandrum (maire) de Gompola les invita à un déjeuner de cérémonie qu'ils acceptèrent ; se rendre à la station du chemin de fer fut difficile, car la foule, dans son enthousiasme, dételant les chevaux de la voiture dans laquelle se trouvaient Mme Blavatsky et le colonel Olcott, se mit avec de bruyantes acclamations de joie à la traîner jusqu'à la gare. De retour à Kandy, la mission inaugura la fondation de la Branche théosophique de cette ville ; M. Pannabokke fut élu président, et le cadre des officiers fut composé de personnes distinguées et influentes ; la délégation ayant été invitée par le très révérend Sumangala, à assister à l'ordination d'un prêtre, se rendit à 8 heures du soir à un temple qu'un roi de Kandy fit ériger à ses frais, construction oblongue rectangulaire qui repose, dans sa longueur, sur deux rangées parallèles de colonnes monolithes dont les chapiteaux sont finement sculptés ; à l'une des extrémités, faisant face à l'entrée, se trouve une statue colossale dorée, représentant Bouddha assis ; près d'elle se trouvait le révérend Sumangala, avec deux rangées de chefs-prêtres, et d'autres subalternes ; une aile du temple avait été réservée pour les théosophes. Quelques minutes après leur arrivée la cérémonie commença ; une porte latérale s'ouvrit, le néophyte vêtu du costume de chef kandyote et accompagné de deux parrains, fut introduit et présenté au grand-prêtre devant lequel il s'agenouilla et se prosterna jusqu'à terre, avec beaucoup de difficultés dans les mouvements, car il portait quinze jupons ; il récita quelques lignes en pali, se plaça au centre du temple où ses parrains le dépouillèrent de son riche costume pour le revêtir de la robe jaune sacerdotale et être reconduit devant le Grand-Prêtre ; là, il répéta quelques versets, se retira à reculons et revint encore une fois s'agenouiller et se prosterner en récitant quelques prières qui terminèrent la cérémonie. La description du costume du néophyte mérite d'être faite ; il se composait d'un énorme chapeau en velours de couleur voyante, surchargé de broderies or, et d'une jaquette de la même étoffe dont les manches ornées à leur partie supérieure faisaient paraître les épaules élevées jusqu'à mi-tête ; il avait un gilet de satin blanc brodé or et argent, plus, quinze jupons placés l'un sur l'autre, retenus à la taille par une ceinture en or garnie de pierres précieuses.

Le plus grand honneur que les bouddhistes singhalés puissent faire à des étrangers, est de leur faire voir une relique sacrée, la dent de Bouddha, conservée pré-

cieusement dans un splendide réceptacle d'or massif, enrichi d'une profusion de pierres précieuses, recouverte de neuf *dagobas* s'emboîtant les unes sur les autres, tout en or, et garnies de brillants, rubis, saphirs, émeraudes, perles, etc. ; la plus petite de ces dagobas, c'est-à-dire la première qui recouvre la dent, a une hauteur de quatre doigts ; la plus grande, celle qui les recouvre toutes, a deux pieds de haut ; ce sont des dons offerts par différents rois et chefs ; le tout est recouvert d'un châssis en cristal dont les angles et les bords sont en or massif. Cette relique que l'on prétend être celle du divin Bouddha, est gardée avec le plus grand soin dans la cour intérieure de Dalada Maligava, dans la plus haute chambre de la tour, et renfermée dans une cage en barres de fer ; la porte de cette tour est assurée par quatre serrures différentes, dont deux clefs sont tenues par les chefs-prêtres des deux principaux temples de Kandy, une par le Devanilama (gardien spécial), et l'autre, par le Gouvernement anglais ; il faut obtenir la permission de ces quatre dépositaires pour voir la relique. Les différentes formalités exigées furent remplies par les Bouddhistes eux-mêmes, et, à l'heure fixée, une escorte d'honneur vint chercher la délégation théosophique pour la conduire au temple ; elle y fut reçue par les chefs kandyotes revêtus de leur ancien costume national de cour, précédés du vénérable Devanilama et de ses collègues les chefs-prêtres ; les délégués furent priés de se déchausser avant d'entrer dans l'enceinte sacrée, et là, à la clarté des lumières, il leur fut permis de voir la sainte relique exposée ; l'effet produit par les scintillements que projetaient les pierres précieuses était vraiment magique ; quant à la relique elle-même, elle consiste en une énorme dent d'une dimension peu normale. C'est la première fois, depuis la visite à Ceylan du prince de Galles, en 1875, qu'il a été permis à des étrangers de contempler la fameuse relique ; le bruit s'étant répandu qu'elle allait être exposée publiquement, une foule immense de dévots envahit le temple afin de pouvoir assister à la cérémonie ; lorsque les délégués eurent joui seuls de ce grand honneur, l'os sacré fut transporté avec une grande pompe dans la chambre inférieure de la tour, où la foule, défilant devant la Sainte relique, put faire ses adorations et déposer ses dons.

La délégation retourna à Colombo où elle fut reçue avec le même enthousiasme, elle y compléta l'organisation de ses deux branches ; celle vouée à l'étude des sciences occultes, fut appelée Lanka Theosophical Society (Lanka étant la dénomination ancienne que les Hindous ont donné à l'île de Ceylan) ; l'autre fut nommée Société Théosophique de Colombo ; cette dernière a déjà réuni un fonds de publication excédant mille rupees ; pendant ce court séjour, le colonel Olcott fit quelques lectures publiques dans lesquelles il expliqua les desseins et le but de la Société Théosophique, démontrant les avantages qui devaient en résulter pour l'humanité ; les délégués, après avoir reçu les visites d'adieu que leur firent les prêtres et les notabilités, après avoir décliné les invitations des dix villes qui voulaient avoir l'honneur de recevoir la mission, quittèrent Colombo le 18 juin pour se rendre à Galle et dans les villes intermédiaires ; elle traversa Horitudwa où le colonel parla, et arrivée à Panadure, elle fut à nouveau reçue et logée royalement par son hôte le vénérable Mudeliard Andris Perera, qui, avec quelques-uns de ses fils et beaux-fils, s'unirent à la branche de la Société Théosophique fondée dans cette ville ; le Mudéliar Kernatine, interprète de la suprême cour, fut nommé président.

Le 23 juin, la mission continua sa route en passant par Bentota, où une procession d'un mille de long attendait les délégués ; quatorze arcs de triomphe avaient été élevés, et la route, sur une longueur de douze milles, était ornée de chaque côté d'une série continue d'ellias ; le colonel fit un discours, une branche de la Société Théosophique y fut fondée, et les personnes qui y furent admises ce même jour, suffirent pour la rendre importante ; la mission ayant continué sa route arriva à Galle où elle se reposa deux jours avant d'aller à Matara ; un comité de cette ville était venu attendre la mission à son arrivée pour la prier de fonder dans cette localité une de ses branches. Accompagnés de ce comité, les délégués se dirigèrent vers cette ville, l'un des anciens berceaux de la littérature Pali, ils y entrèrent,

précédés par une immense et magnifique procession ; outre une profusion de drapeaux et de bannières singhalés, il y avait des magnifiques chars de triomphe, en tête desquels se trouvait un temple en miniature richement décoré évoluant sur lui-même et entouré de statuettes représentant des dieux, des déesses et des rajahs ; des groupes de danseurs déguisés en démons singhalés sautillaient et faisaient des cabrioles ; les hommes et les enfants en anciens costumes du pays, dansaient en cadence au son de leur musique nationale, la route avait été bordée d'ollas sur une longueur de quatre milles, il fallut deux heures pour arriver au magnifique bungalow qui avait été préparé ; les théosophes se sentirent heureux de pouvoir s'y reposer un moment. La façade de leur résidence était artistiquement décorée de drapeaux, de guirlandes de feuillage, de fleurs et de palmes, et les colonnes de la véranda, entourées de régimes de noix de coco, signe d'amitié et de bienvenue. Le colonel prononça deux discours qui furent écoutés par tous les habitants ; il fonda, le 28 juin, une branche de la Société Théosophique.

La mission fut invitée à un grand conclave de cent prêtres bouddhistes qui adressèrent au colonel Olcott deux beaux discours en Pali et en Sanskrit, composés dans le style oriental, si riche et si allégorique ; elle assista aux dîners de cérémonie qui lui avaient été offerts, et après avoir reçu et rendu les visites, elle se rendit à Veligama, ville qui a donné son nom à un des grands écrivains de Ceylan, prêtre bouddhiste, dont les ouvrages ont joui d'une grande réputation en Europe ; il y eut un discours à prononcer, la foule était accourue, les rues étaient pavoisées de pavillons et décorées de guirlandes ; des feux de joie furent tirés et les théosophes invités à dîner au rest-house qui se trouve magnifiquement situé au bord de la mer ; de là, la délégation retourna de nouveau à Galle.

Le 4 juillet, un couvent de prêtres bouddhistes se réunit, et sur la proposition du colonel Olcott, qui démontra la nécessité de raviver la littérature Pali, il fut décidé que, sous les auspices de la Société Théosophique, un conseil ecclésiastique permanent serait constitué.

Le 10 juillet, la délégation compléa son œuvre en fondant une septième branche à Welitara, M. Weerasinghe, interprète Mudeliar, en fut nommé le président. Quoique la mission n'eut à y rester que quelques heures, le millionnaire Sampson Rajapaksa Mudeliar avait envoyé de Colombo, expressément pour cette occasion, des meubles, des serviteurs et tout ce qu'il fallut pour recevoir et traiter d'une manière princière les théosophes qui eurent pour résidence la plus belle villa de l'endroit. Dans cette localité se trouvent les temples des deux éminents prêtres, les révérends Wimelasara et Dhamalankara, de la secte d'Amarapoora qui se joignirent à la Société théosophique, exemple qui fut suivi par trente prêtres de leurs monastères ; ainsi se sont réunies les sectes différentes du clergé bouddhiste, ce qui permettra d'obtenir une complète exposition et définition de la sublime doctrine de Gautama.

Le couronnement de l'œuvre entreprise par la délégation théosophique fut l'organisation permanente du Conseil ecclésiastique bouddhiste qui eut lieu le 11 juillet, et dont un des résultats sera la traduction et la publication d'anciens et importants ouvrages philosophiques, qui, jusqu'à cette heure, avaient été religieusement tenus secrets par les disciples de Sakya Muni.

Sans aucune prétention, l'on peut affirmer que, depuis que l'Évangile de Boudha fut introduit à Ceylan, il n'y eut jamais une excitation pareille chez le peuple ; leur reconnaissance envers M^{me} Blavatsky et le colonel Olcott, pour avoir osé défendre leur foi contre le christianisme, a été illimitée.

D'une extrémité de l'île à l'autre, le nom de la Société Théosophique est devenu le mot d'ordre auquel se rallie toute la population indigène.

Le 13 juillet 1880, les théosophes devant se rendre à Bombay, s'embarquèrent à bord du Chanda, et quittèrent cette belle île de Ceylan qui leur avait été si hospitalière. »

Ainsi s'est terminée cette étonnante odyssée, ajoute le *Pionner*, journal officiel du gouvernement indien, auquel nous avons emprunté ce récit si intéressant.

SUR LA CLEF DE LA THÉOSOPHIE SELON LE D^r WYLD

Au sujet de l'article ci-dessus intitulé, que la *Revue* a publié dans son numéro d'août dernier, nous exprimions le doute que les idées émises dans cet article représentassent celles professées par la majorité de la Société théosophique.

Le journal *Theosophist* répond précisément à la question, et dit : Dans cet article, ainsi que dans une lecture faite à Londres, le D^r Wyld a exprimé ses propres idées et non celles de la Société. Il s'est placé sur le terrain, exclusivement chrétien, alors que la Société est universelle et éclectique.

En procédant ainsi, le D^r Wyld a usé du droit laissé à tout membre de la Société, de parler en son propre nom, quelle que soit la thèse professée, à condition de pas engager la Société, et de n'attaquer aucune opinion différente de la sienne propre.

Le D^r Wyld prétend que l'*adepte* chrétien n'a jamais usé de ses pouvoirs que pour le bien. C'est à voir si l'histoire confirme cette assertion.

En tout cas, et quoi qu'il en dise, l'*adepte* oriental réclame le même témoignage, et il n'y a eu à mésuser, de la connaissance des secrets de la nature pour satisfaire des appétits sensuels que les praticiens de la magie noire, lesquels tous, et invariablement, ont fini par demeurer victimes des êtres mauvais qu'ils évoquaient. Ceux-là, l'*adeptat* vrai ne les connaît pas.

Il est cependant inexact de dire que la femme ne peut parvenir à l'*adeptat* : il en est des exemples, même actuels.

De nos jours aussi, quelques Occidentaux y sont arrivés par la pratique intelligente et ferme de l'entraînement préconisé.

En résumé, pour l'obtention de l'*adeptat*, le souffle de Jésus est *suffisant* mais *non nécessaire*. (Tiré du *Theosophist*, par A. C. D.)

QU'EST-CE QUE LA THÉOSOPHIE ?

C'est l'antique religion de la sagesse, la doctrine ésotérique jadis connue, maintenant obscurcie.

L'idée principale de la théosophie est celle d'un seul Etre suprême, inconnu et insondable, car, « comment pourrait-on connaître celui qui seul, connaît ! »

La théosophie comprend essentiellement deux parties : la théorie de l'essence divine et celle de l'essence spirituelle émanée de la première.

Comme psychologie appliquée, la théosophie se subdivise en plusieurs branches : spiritualisme, magnétisme, cristallomancie, psychométrie, etc.

La *théurgie* y a été ajoutée par Jamblicus. C'est l'art d'appliquer les pouvoirs divins de l'homme à la subordination des forces aveugles de la nature. Les adeptes ou praticiens s'appelaient magiciens, — le mot oriental *mage*, signifiant primitivement sage ou savant. La théurgie a deux côtés. Lorsqu'ignorant la vraie signification des symboles cachés de nature ou les méconnaissant, l'homme fait mauvais usage des pouvoirs de son âme, il ne communique point avec les Etres élevés, avec les bons Esprits, Dieux des anciens, il évoque, au contraire, les forces obscures qui entourent l'humanité, et au lieu de théurgie vraie ou magie blanche, il fait de la goétie ou magie noire.

Si l'on appelle *occultisme* la science qui s'occupe de l'élément force ou intelligence, en eux-mêmes ou cachés dans les corps matériels, inorganiques, organiques ou vivants, on voit donc qu'elle présente deux voies, et que son étude ne laisse pas de présenter certains risques. Dans ce sens, il n'y a pas de partie de la science générale qui n'ait son côté occulte, celui de l'essence des forces, de la source de l'intellect, etc. ; mais on ne le connaît pas et, par impuissance, l'on feint de ne pas le compter. Le théosophe (1), au contraire, se voue particulièrement à ce genre d'étude. Il estime qu'il n'y a pas de mys-

(1) *Théosophisme* est l'étude de la Théosophie, et *Théosophe* celui qui étudie la Théosophie. Le Théosophe est celui qui est arrivé à la pleine connaissance de la Théosophie.

rière absolument impénétrable pour qui sait interroger la nature. Si les phénomènes physiques s'observent par les yeux du corps, les lois spirituelles ne peuvent être perçues ; mais elles le sont par cette intuition intérieure qu'on peut appeler l'œil de l'esprit. Ce pouvoir de perception est inhérent à la nature de l'homme ; c'est sa caractéristique divine qui le différencie essentiellement de la brute.

La *cristallomancie* est l'ensemble des phénomènes dont la médiumnité au verre d'eau n'est que l'un des cas, et se rattache d'ailleurs au titre suivant.

La *psychométrie* s'occupe de l'impression gardée par tout corps de ce dont il a été témoin, et de la perception de ces traces par les sujets dits psychomètres, lesquels, à l'inverse des sujets magnétiques, voient en plein état de veille. Les travaux de Reichenbach (1) mettent en lumière la présence, dans tous les corps, de l'agent qui opère, et ceux du professeur Denton (2), les résultats déjà acquis.

Les anciens Théosophes, Zoroastre, Bouddha, Orphée, Laotsez, Pythagore, Confucius, Socrate, Apollonius, Cornélius Agrippa, Paracelse, etc., ont peu écrit sur ces sujets parce que la théosophie est un glaive à deux tranchants, qu'on peut en user, mais aussi en mesuser, et que, du reste, les théosophes furent généralement persécutés par les pouvoirs temporels.

(Tiré du *Theosophist*, par D. A. C.)

CONFÉRENCE

*Faite à la troisième sous-Décurie, de la onzième Décurie,
de la pneumatologie universelle, le 21 novembre, à Livourne (Italie).*

MES CHERS FRÈRES,

Mon âme est vivement émue en revenant sur l'affectueuse réception que vous m'avez faite à votre dernière séance, sur les véritables et

(1) Voir *Lettres odiques magnétiques*, p. Reichenbach, traduites par Cahagnet. Librairie spirite.

(2) Voir *Soul of Things*, par prof. Denton.

inébranlables témoignages de foi et d'amour par lesquels vous prouvez votre marche en avant dans l'étude des disciplines pneumatologiques.

J'éprouve le besoin de témoigner ma gratitude au frère Rodolphe, qui, avec tant de science de notre doctrine, avec beaucoup de clarté, d'éloquence, nous a expliqué la différence qui existe entre la philosophie spiritualiste et la philosophie spirite. La première, en effet, dérive des spéculations de la raison ; la seconde est donnée par la révélation. La première, appuyée sur des chimères, se perd en des considérations inacceptables ; la seconde, illuminée par Dieu, donne, par l'entremise des Esprits, des explications on ne peut plus logiques, éclairées par la lumière céleste.

L'immortalité du perfectible (de l'Esprit) nous a conduits aux spéculations philosophiques humaines. Le grand principe de cette éternité nous étant révélé, les philosophes s'égarèrent dans des conjectures qui, aidées seulement par le sentiment, abstraction faite de la raison, frapèrent en dehors de la vérité ; elles donnèrent des conséquences peu en harmonie avec la droiture, et cependant on les a acceptées, parce qu'elles s'accordaient avec les superstitions illogiques pratiquées par la grande puissance religieuse et par de soi-disant prêtres de Dieu qui ont créé ces superstitions.

Pour les spiritualistes, l'éternité de l'Esprit, l'immortalité de l'Âme sont des théories très embarrassantes, vu la petitesse de leurs idées à ce sujet, vu leur manque absolu de révélations ; quant aux nôtres, ils ne veulent pas les reconnaître, ils les repoussent absolument ; ils ont voulu attribuer à l'Âme des qualités qui n'appartiennent qu'à l'éternité finie, à l'éternité matérielle, parce qu'ils ont admis le temps dans l'éternité du perfectible ; ils ont fait de même pour l'espace et tous les attributs qui dérivent de cette éternité !

Aveuglement humain ! Aveuglement misérable et grossier ! Parce que si leur raisonnement n'eût été fait exclusivement au point de vue d'une flatterie à la religion légale, ils eussent dû comprendre que le perfectionnement devait seul être une propriété de l'éternité de l'Esprit, que l'on ne pouvait considérer le temps que comme un élément indispensable, inhérent à la matière.

Maintenant, leurs spéculations les ont conduits à ces conséquences : la vie humaine n'est pas une école de perfectionnement, elle n'est qu'une périlleuse et barbare épreuve où Dieu nous tient pour avoir le triste plaisir de nous prendre en flagrant délit et, pour une faute, nous jeter éternellement dans un lieu où sont préparés des tourments horribles pour l'Esprit. Ce dernier, selon eux, doit être avec son corps

brûlé, jeté dans des chaudières de poix brûlante, en des lieux glacés, et bien écorchés et mieux écartelés qu'ils ne le furent jadis avec les tourmenteurs de la très sainte Inquisition. C'est avec ces insanités qu'ils prétendent imposer la foi absolue et endormir les consciences.

Et nous rions de ce délire religieux, de ces superstitions, de ces absurdités, tirés des contes de l'ogre tels qu'ils sont racontés aux petits enfants qui ne veulent pas être tranquilles.

Nous qui voyons ces choses, nous devons déjouer cette méchanceté inventive, dévoiler toutes ces fables, qui font déshonneur à un Dieu qu'ils nous dépeignent si méchant, si vindicatif, bourré de défauts humains.

L'homme est libre de faire le bien : l'instinct moral l'y appelle. Cela vaut mieux pour lui que d'employer son libre arbitre à faire le mal, que d'attirer sur son esprit le noir regret qui le châtie et surtout cette conséquence : une nouvelle incarnation à laquelle sont certainement exposés les esprits qui ont mal vécu.

Dieu ne peut pas être méchant : il ne se venge pas, il est trop parfait ; il est, au contraire, la source la plus pure de l'amour, car avec la lumière de la foi raisonnée il éclaire nos pas par l'intermédiaire d'Esprits plus élevés que nous, il nous fait continuellement tracer le chemin que nous devons suivre.

Le regret, comme tout mal, n'est pas l'ouvrage du Créateur ; il est la conséquence du bien pris à rebours. C'est notre faute si, au lieu d'avancer, de goûter le bonheur, nous revenons sur nos pas pour nous rendre malheureux en suivant de mauvais instincts, en n'écoutant pas la voix du bien, qui nous dit : Perfectionne-toi, mon fils, regarde-moi avec ta foi, marche droitement pour te rapprocher du bien ; que cela soit au nom de l'amour pour tous.

Mes frères, par notre philosophie révélée, nous déchirons le voile tissé par les superstitions, nous démontrons la pureté de Dieu, qui, dans sa justice, se révèle à nous par le *beau*, le *vrai*, le *bon*.

Le Dieu parfait ne menace pas : il nous aide à marcher, ne nous abandonne pas, mais nous encourage ; il ne veut point nous punir, mais désire nous récompenser. Dieu nous appelle, allons à lui.

Si vous n'écoutez pas sa voix, vous vous éloignez du vrai, et le mal vous arrive, parce que vous n'avez plus de défense. Notre Dieu est le père qui nous comble de bienfaits après avoir créé notre âme à son image, âme perfectible par les vies successives qui reviennent à Lui.

Dieu nous a donné des lois invariables qui existeront tant que les Esprits enfermés dans la chair habiteront la terre.

Lorsque l'avarice, la science déshonnête travaillent à augmenter l'ignorance humaine, elles élèvent des idoles ridicules, des statues d'or à Brahma et Bouddha, à Baal, à Isis, à Jupiter et Mars, à Moloch, aux Sauveurs, aux mères des Christna ; elles battent monnaie avec la foi sans contrôle ; elles trompent sciemment chaque homme à l'avantage des prêtres menteurs, créateurs d'idoles plus fausses encore. Un petit peuple garda l'Arche du vrai Dieu dans l'Asie, et lui seul supporte les épreuves pour tous les peuples, lui seul traverse les siècles toujours malmené, mais avide d'or.

Les temps sont arrivés. Nous reconnaissons un seul Dieu qui a pour autel notre conscience, pour prêtre notre amour. Avec la foi sérieuse nous le prions, avec l'amour vrai nous l'adorons. Maintenant, nous devons apprendre aux hommes que le bonheur éternel ne s'achète pas, ne s'acquiert pas avec l'argent comptant, par des sacrifices de brebis, à l'avantage de prêtres parasites, et que ce bonheur s'acquiert avec la vertu morale, parce que cette vertu seulement est agréable à Dieu, qu'elle seule nous rapproche de Lui, de quelque manière qu'on l'acquière. Tout ce qui n'est pas vertu spirituelle n'est que vanité, amour de soi-même, égoïsme.

Un pour tous, tous pour un, voilà notre devise.

Chassons l'égoïsme. Le Dieu vivant s'adore en Esprit avec la pureté à laquelle s'attache la vraie vertu.

La chair n'est que de la matière : elle pourrit avec elle.

L'Esprit immortel s'élève dans l'éternité.

Que la chair obéisse à l'Esprit, que la matière inerte serve à construire les instruments dont nous nous servons pour des ouvrages mondains, et elle sera bonne à nous donner le moyen de communier avec les Esprits, à nous faire goûter à l'avance la joie céleste, en nous élevant par moments à la vie spirituelle supérieure par laquelle on supporte bravement l'épreuve choisie, lors même qu'on ne se rappelle pas d'où l'on est venu, dans quel temps et comment nous fûmes hors des choses terriennes.

Mes frères chéris, soyez croyants, avec science, en sachant bien et avec sagesse ; soyez une source intarissable de foi, et alors vous comprendrez la solidarité, vous serez délirants d'amour pour l'humanité de la terre, pour celle des cieux.

P. P.,

Président du Centre occidental de la Pneumatologie universelle (onzième Décurie).

M. DONATO EN SUISSE

Le journal *Les Débats* insère ce qui suit :

On nous écrit de Genève le 9 novembre :

« Neuchâtel vient d'être mis sens dessus dessous par un débat plus que vif entre un magistrat et un magnétiseur. Je ne vous nommerai ni l'un ni l'autre, ne voulant faire de réclame à personne. Sachez seulement que le magistrat est un homme considérable : le Gambetta neuchâtelois. Je l'appellerai donc le Président.

« Or, il y a quelques jours, le magnétiseur donna au théâtre une séance publique. Le Président, qui était au nombre des spectateurs, grommela sourdement pendant les expériences. Il faut vous dire que Neuchâtel est un pays de vignobles dont certains crus ne feraient pas mauvaise figure entre Beaune et Mâcon. La séance terminée et la toile baissée, le Président, n'y tenant plus, cria au public, qui se retirait : « Concitoyens et concitoyennes (hilarité), je proteste contre l'infecte « comédie qu'on vient de jouer devant vous. »

« Là-dessus, tumulte effroyable : on siffla l'orateur et on voulut le mettre à la porte. Il cria plus fort. Le rideau se releva, le magnétiseur reparut, et il y eut entre les deux combattants un joli duel d'invectives. Survint un pompier, qui dit d'un air digne : « Messieurs et Mesdames, « évacuez ! » Vous entendez les rires. Là-dessus, nuit complète : on avait fermé le compteur du gaz. Le Président, s'élançant dehors, monta sur une borne et harangua la foule, qui éclatait de rire ; sur quoi il se rendit à une brasserie, suivi d'une quarantaine de radicaux qui chantaient *La Marseillaise*, et là, comme disent les Neuchâtelois, on « arrosa la situation ».

« Le lendemain, le magnétiseur voulut envoyer des témoins au Président, mais on lui représenta que cela ne se faisait pas à Neuchâtel. Le Président, de son côté, adressa une lettre aux journaux où il qualifia le magnétiseur « d'histrion » et de « repris de justice ». La lettre que j'ai sous les yeux était un peu rabelaisienne ; aussi le journal important de Neuchâtel, l'*Union libérale*, demanda-t-il au Président de l'expurger. Mais ce magistrat ne voulait pas être reçu à correction ; aussi fit-il imprimer sa copie à part, et on la distribua largement dans

la ville. Il demandait une enquête sérieuse en présence de savants qu'il désignait. En même temps, le Dr du Locle prenait des informations à Paris, demandant par voie télégraphique à un docteur de la Salpêtrière si la somnambule qu'on endormait à Neuchâtel « était un bon magnétiseur ». Réponse payée probablement. Le docteur dut sourire de la question et répondit tout bonnement : « Je l'ignore. » On publia la question et la réponse, dont on rit encore à Neuchâtel.

« De son côté, le magnétiseur donna de nouvelles séances privées et publiques dans lesquelles il endormit des Neuchâtelois connus et leur fit faire tout ce qu'il voulait. Je ne donnerai pas le détail de ces exploits : tous mes lecteurs ont assisté à des expériences pareilles. Les uns croient au « talent du magnétisme », comme dit le Dr du Locle ; les autres n'y croient pas ; il paraît qu'à Neuchâtel on y croit ferme. Le magnétiseur a ensorcelé la ville ; il avait, d'ailleurs, tous les adversaires du Président, car, dans nos cantons, la politique se fourre partout.

« Non content de cette revanche, le magnétiseur fit gémir la presse et répondit au pamphlet de son adversaire par un *factum* qui mit les rieurs de son côté. Il se moqua aussi du médecin du Locle et de la dépêche qui demandait à Paris si la somnambule était un bon magnétiseur. « C'est, lui dit-il, comme si je vous demandais si vos malades « sont de bons médecins ». Enfin, il somma le Président, qui l'avait appelé « repris de justice », de déposer dans les vingt-quatre heures chez le préfet de Neuchâtel la preuve de cette allégation.

« Le Président n'a rien déposé du tout. Voilà où en sont les choses.

« Si vous vouliez de plus amples détails sur cette affaire, lisez la *Gazette de Lausanne* des 2, 3, 4 et 5 novembre. Ce journal est fort bien informé de tout ce qui se passe en Suisse, et il possède à Neuchâtel un correspondant qui vaut son pesant d'or. »

NOTA. — Depuis, cette affaire entre M. Donato et le magistrat, a fait sensation dans toute la Suisse. M. Donato a partout été acclamé pour ses belles et décisives expériences et pour ses explications si lucides, si savantes sur le magnétisme. M. C.-L. Lambelet a été universellement désapprouvé.

M. Donato, pour répondre à son adversaire, a dû, avec preuves à l'appui, lancer une brochure vendue *au profit des pauvres* et intitulée : *La Lumière sur le magnétisme*, brochure dans laquelle il réfute son

adversaire sur tous les points et prouve son honnêteté. Cette brochure est déjà à sa deuxième édition.

Des personnages tels que M. H. Morel, député au Conseil national suisse, et M. Gustave Renaud, président du tribunal, ont réuni les deux adversaires. M. C. Lambelet, en serrant la main à M. Donato, s'entretint avec lui et lui exprima ses regrets de ne pas l'avoir connu plus tôt.

La Lumière sur le magnétisme, ses défenseurs et ses ennemis, est une brochure pleine d'esprit et de cœur. M. Donato y prouve qu'il sait manier une plume et réduire à néant les insanités les plus ridicules.

M. Donato honore le magnétisme, qu'il défend loyalement avec un courage auquel nous ne saurions trop applaudir ; il attire la confiance et la sympathie de tous ceux qui le connaissent. P.-G. L.

RÉUNION FRATERNELLE DES SPIRITUALISTES A NANTES

1^{er} novembre 1880.

Monsieur et cher frère en croyance,

Depuis trois ans, les spirites nantais se réunissent le 1^{er} novembre pour fêter leurs chers disparus. Cette année, notre fête a été plus grandiose et plus belle que d'habitude, grâce au zèle et au gracieux concours de plusieurs frères musiciens.

Le comité du groupement spiritualiste nantais avait invité plusieurs spiritualistes des écoles de Fourier et de la Franc-Maçonnerie ; ils ont répondu à cet appel avec beaucoup d'empressement et de plaisir, et leur concours nous a été également très agréable et très utile.

A sept heures et demie, notre fête commençait par la lecture du credo de Ch. Fauvety, credo qui devrait être lu dans toutes les grandes séances spirites ; chacun a admiré la valeur des sentiments exprimés dans cette admirable profession de foi, qui pourrait être acceptée par tous les hommes sans distinction de caste ou de croyance.

Trois discours ont été prononcés : le premier, par M. P. Verdad, a été chaleureusement applaudi. Il est un peu long pour vous le donner en entier. Je me contente de vous envoyer les quelques passages suivants qui suffiront, je le crois, à vous faire apprécier la valeur des sentiments élevés exprimés par notre frère.

.

Il y a quelques années, sœurs et frères, je parcourais le vaste cimetière du Père-Lachaisé. J'y vis bien des tombes; un grand nombre orgueilleusement élevées à la gloire d'hommes bien peu méritants et dont les faits de leur vie se résument dans de noirs complots contre l'émancipation des peuples. Je vis çà et là cependant, sur des tombes plus modestes, des marques de souvenirs accordés aux défenseurs des opprimés et des faibles, mais c'était le petit nombre et, comme la violette, elles semblaient se cacher aux regards des curieux.

Après avoir parcouru presque toute cette immense nécropole, vers le haut, une tombe, aussi singulière par sa forme que par les inscriptions qui la couvraient, frappa mes yeux. En face du silence glacial de ces tombes, devant les yeux humides des visiteurs éplorés, je lus cette inscription, gravée sur le fronton de ce monument étrange : « Naître, mourir, renaître encore, progresser sans cesse, telle est la loi. » Mon esprit fut saisi d'admiration devant cette affirmation éclatante de l'immortalité.

Oh ! quel est donc, me dis-je, celui qui ose affirmer avec un tel accent, la vie, là où tout paraît mort ? Quel est donc cet homme ? Qu'a-t-il vu de plus que les autres pour parler avec plus d'autorité qu'eux ? Mon regard s'abaissa et je pus lire le nom d'un de ces illuminés, qui pensent autrement que leurs contemporains, un de ces « fous lucides » qui voient et lisent dans les arcanes des invisibles mondes, Allan Kardec, le grand initiateur spirite. Je suis resté là, devant cette tombe, pleurant des larmes de joie : je ne voyais pas encore ce qui avait pu donner la foi à ce génie dont le vêtement se dissolvait à mes pieds, mais je sentais qu'il y avait là une révélation nouvelle, c'est-à-dire une chose inconnue trouvée par un grand penseur. Mon front s'inclina et je dis à ce mort vivant que, puisqu'il avait cru, je croirais. C'est, chers frères et sœurs, ce qui est arrivé ; j'ai sondé ce monde inexploré de la mort, et comme le dit si bien M. François Vallès, j'ai trouvé une éternelle consolation et une éternelle espérance. Ah ! devant les faits, qui doutera de la cause, devant les faits intelligents qui donc serait l'insensé osant affirmer que la cause n'est pas intelligente?... Oui les morts parlent, oui ils vivent en nous et nous vivons en eux, oui il y a près de nous de mystérieuses voix. O

mères qui pleurez vos enfants, qui regrettez leurs caresses et leurs baisers ; jeunes gens qui pleurez l'objet de votre affection, l'âme de votre âme, cette jeune fille au regard plein de tendresse, et où il y avait tant d'espérance, ne croyez pas qu'ils sont partis sans retour. Non ! Non ! la mort n'est pas une porte murée ! Mères vos enfants sont là, vous entourant de leurs bras mignons ; jeunes gens, vos âmes sœurs sont là penchant vers vous leurs têtes fluidiques pour vous donner des paroles d'espérance dans leurs baisers d'amour. Oui ! nous pouvons affirmer : « Naître, mourir, renaître encore, progresser sans cesse, telle est la loi. »

.

Le spiritualisme spirite est à la fois une philosophie, c'est-à-dire la science de la sagesse, et une religion, c'est-à-dire l'art de réaliser la sagesse par un culte en harmonie avec la libre pensée. Une religion ! oh ! ai-je dit le mot ? Oui une religion. Mais qu'est-ce donc que la religion ? C'est le lien qui unit les hommes entre eux et les fait communier avec tout ce qui vit, pense et raisonne dans le sein de Dieu, l'unité suprême ; le culte ! c'est la musique, la littérature, les institutions fraternelles, l'association de tous les efforts de chacun au profit de tous.

Le culte ! c'est le groupe ! c'est la famille, c'est l'humanité cherchant à réaliser cette profonde parole du philosophe de la Judée : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Voilà la religion, voilà le spiritualisme spirite.

.

Le discours de M. Guyard fut à chaque instant souligné par des marques de sympathie pour les idées exprimées au point de vue phalantérien. Celui de K. Gaboriau, qui traitait de la musique religieuse, était admirable pour son rapport avec la circonstance qui nous réunissait. Il a démontré magistralement l'importance de la musique à nos réunions spirites. Ce beau discours vous sera envoyé aussitôt qu'il sera transcrit à la sténographie. J'arrive à la partie musicale.

Des jeunes gens et des jeunes filles, sous la direction de M. P. H. ont chanté plusieurs chœurs.

La belle poésie d'Eugène Nus : Les Morts, musique médianimique, a émotionné tous les auditeurs. Le Pater, paroles de K. Gaboriau, musique de Luther, a été chaleureusement applaudi ; il en est de même de « la charité » de Rossini, La cantate spirite de M. Toussaint : Ah pourquoi l'amitié gémirait-elle encore ! a été chantée par les auditeurs entraînés par la beauté de cette poésie circonstanciée et de la musique à laquelle elle est adaptée.

Merci à MM. Bourigault P. H. et R. Boichot pour les Rameaux, les Plaintes de Saül et la Mer, qu'ils ont chanté successivement avec une voix pleine de charme. Remercions de nouveau M. R. Boichot le charmant violoniste de Nantes pour la parfaite exécution d'Obéron (violon et orgue); de la façon aussi satisfaisante que possible dont il a exécuté Les Pirates (violon et flûte). Le Revenant, poésie de V. Hugo, récitée par M. S. L. a été religieusement écoutée et très applaudie. La poésie à Fourier récitée par l'auteur, Mlle Louisa Burel, a été très remarquée et par ses beaux vers et par la façon charmante dont elle a été débitée. Merci à M. Auguste Gaboriau pour son « Chant du Trépas, » qui a su faire pleurer bien du monde. Merci en un mot à tous ceux qui par leur concours et par leur présence ont contribué à embellir cette fête déjà si touchante par l'idée qui nous réunissait.

Voilà Monsieur, le résumé bien succinct de notre fête de famille. Chacun est parti en emportant un précieux souvenir, et un grand désir de voir notre belle doctrine comprise par tout le monde. Des spirites du Pellerin de Saint-Nazaire étaient venus se joindre à nous. Nous remarquons entre autres M. Coney, consul du Mexique, spirite fervent et convaincu. Nous aurons prochainement le plaisir de vous envoyer le Pater de C. Gaboriau, son discours dès qu'il sera transcrit et plusieurs autres morceaux, poésie ou musique, qui peuvent vous intéresser.

En attendant recevez, Monsieur et cher frère en croyance, mes bien sincères salutations.

AUG. LECOMTE.

NOTA. — Le mois prochain, nous donnerons le discours de M. Gaboriau.

NECROLOGIE

L'*Avenir républicain* de Troyes, Aube, du 3 décembre 1880, contient ce qui suit :

« Nous recevons la communication suivante, que nous insérons sans partager toutes les idées qui y sont émises :

Hier, le 1^{er} décembre, une cérémonie avait réuni, 45, rue du Temple, une foule nombreuse d'amis, hommes et dames, autour du corbillard

qui emportait le corps de M. Paul Pâlis, tailleur bien connu dans notre bonne ville de Troyes.

Le défunt, libre-penseur, spirite, qui croyait profondément à une intelligence suprême, organisatrice des forces universelles, à l'immortalité de l'âme et à la pluralité des existences, soit sur cette terre ou dans les mondes sidéraux, avait désiré que son enterrement fût civil ; pour l'accompagner, il voulait des cœurs sincères, des esprits qui pussent comprendre la portée toute particulière de cette manifestation, dernière.

La corporation philanthropique des tailleurs précédait et suivait le convoi ; venait ensuite la famille et les amis.

Sur la tombe, M. P.-G. Leymarie, délégué de la Société scientifique des études psychologiques de Paris, venu exprès à Troyes, a prononcé, d'inspiration, des paroles où vibraient le plus pur patriotisme républicain, le respect de la conscience d'autrui, et les considérations les plus élevées sur la société, sur l'instruction, sur la nature, sur l'aspect scientifique du travail de l'âme sur la terre, de l'âme dans la vie sidérale, toutes pensées remarquables qui étaient celles de Paul Pâlis.

Ensuite, M. P.-G. Leymarie a retracé l'existence du défunt regretté, son point de départ si malheureux où, abandonné, livré à lui-même, l'enfant dut se tracer sa carrière : Paul Pâlis supporta tous les déboires, toutes les épreuves, avec courage, avec sagesse et honnêteté. Par son travail, il s'était créé une situation honorable.

Aimant les petits et les souffrants, ses frères, il jurait de les servir, de les seconder, de travailler à leur émancipation intellectuelle et morale.

Et ce vœu, il l'a mis en acte, toujours, cherchant le vrai et le juste, ne se croyant pas parfait et disant, comme Jésus aux pharisiens : « Que celui qui n'a pas péché me jette la première pierre ! »

Les assistants sentaient que l'orateur disait vrai et juste sur tout ce qui concernait, dans ses paroles, le brave, l'honnête et regretté M. Paul Pâlis.

Cette allocution avait grandement ému l'assistance.

Au nom de la corporation des tailleurs, M. Suhr, président de cette corporation, a prononcé les paroles suivantes :

« La mort a frappé dans nos rangs : elle a enlevé à la corporation un de ses membres, M. Pâlis, que nous regrettons tous. Bon sociétaire, il voulut, lors de notre organisation, apporter sa pierre à notre édifice et partager, malgré sa mauvaise santé, le travail que s'imposait la com-

mission chargée de nous organiser. Il fut notre trésorier et remplit cette fonction avec dévouement pendant deux années. Ses forces, qui diminuaient de jour en jour, le forcèrent à résigner son mandat, non sans regret de sa part, mais en restant l'un de nos membres les plus fidèles.

« Ami du progrès, de la solidarité entre tous les hommes, travailleur conscient de leur émancipation intellectuelle et matérielle, il voulait que leur liberté fût due à l'accomplissement du devoir, du droit ensuite. Paul Pâlis a su mériter cette récompense : l'estime, l'amitié de ses concitoyens et de tous les membres de notre corporation.

« Au nom de la Société, pour laquelle j'ai l'honneur de parler, je porte ici un adieu à l'homme de cœur, espérant que des quelques principes dont il fit sa règle de conduite et qu'il nous fit aimer il sortira des germes d'union et de concorde, le sentiment de la fraternité parmi ses successeurs.

« Au revoir, cher ami ! Votre mémoire est gravée en nous. Nous nous rappellerons ce qu'impose la devise que vous aimiez : *Liberté, égalité, fraternité !* »

(*Nota.* — M. Suhr est chef de groupe spirite.)

Ainsi s'est terminée cette cérémonie touchante, paisible, des derniers honneurs rendus à l'un de nos plus dignes concitoyens.

A ces paroles, ajoutons celles-ci : M. Paul Pâlis a eu pour gouvernante l'une de nos sœurs en spiritisme, Mme veuve Godard, qui fut pour lui dévouée à l'extrême et qui, pendant quatre mois, n'a pas quitté le chevet du lit où il souffrait. Honorons cette brave et digne dame, cette belle et franche nature.

Louis-Alexandre Herblin, ancien spirite, s'est désincarné le 7 octobre, à l'âge de 66 ans.

Sa vie fut une longue épreuve. Jeune et livré à lui-même, il dut lutter avec énergie, et c'est ainsi qu'il était devenu habile et maître dans sa profession.

Homme de goût et d'initiative, serviable, bon, honnête, libéral, il charmait sa famille et se plaisait à lire toutes les œuvres nouvelles qui avaient ce but : l'émancipation humaine par de saines notions du devoir, par l'instruction et l'éducation, par l'amour du travail et de la justice.

L.-A. Herblin fut un juste, un bon ami, un spirite sincère et convaincu. Sa brave et honorée compagne, ses enfants, ses amis, ses

F. E. C. se le rappelleront comme un type de loyauté, de bonté et de charité spirite, de tolérance pour tous. Nos amis l'attendaient de l'autre côté de cette vie.

L.-A. Herblin était membre de la Société scientifique d'études psychologiques.

DISCOURS SUR LA TOMBE DE BAPTISTE LASPEYRES

Anniversaire du 5 septembre, Béziers.

« Dans ce lieu funéraire, le devoir nous unit à l'Esprit de Baptiste Laspeyres, notre frère de la *libre-pensée religieuse*.

« Citoyennes et citoyens, unissons nos cœurs, nos souvenirs devant l'Esprit immortel qui nous ouvre la route du progrès ; comme lui, travaillons sans cesse pour la cause de la liberté, combattons toute tyrannie, tout despotisme qui tendrait, comme dans le passé, à souiller, à fouler aux pieds les hommes du labeur quotidien.

« Humbles spirites, sur cette tombe nous apportons un tribut, notre part de reconnaissance, à B. Laspeyres, qui le transmettra au Maître, dont la doctrine nous console, nous éclaire, nous affermit.

« La vie terrestre, fardeau si lourd aux épaules du pauvre, à beaucoup paraissait un enfer d'où l'espérance était bannie. La connaissant mieux, cette vie, les spirites l'ont définie en quatre mots qu'ils ont cherchés et trouvés enfin : Naître et souffrir, mourir et renaître.

« Bien assurée, la vie du lendemain n'est point une fortune : le *spirite* ne la trouve réellement que dans la sécurité du lendemain de la mort.

« Et pour lui les jours de deuil sont les jours de bonheur et non de tristesse, puisque la vie n'est qu'un trépas permanent.

« Il sait que des amis l'attendent dans les mondes avancés où se trouvent les récompenses vainement cherchées chez les humains.

« Toi dont les restes mortels reposent sous la terre, reçois notre salut fraternel ; dis à Allan Kardec que nos bras sont plus vigoureux depuis que nous avons compris la portée de nos devoirs et les travaux qu'ils nous imposent. Nous le remercions pour nous avoir appris à guider notre barque : nous étions des naufragés inquiets et sans boussole, courbés sous l'oppression séculaire transmise par les prêtres de toute religions.

« Bientôt tout disciple conscient de la libre pensée trouvera un gîte pour s'abriter s'il prend la vérité nouvelle, soleil lumineux, pour se guider dans l'immense création.

« Le jour s'approche aussi où notre doctrine, enseignée par des milliers d'hommes dévoués à l'intérêt de leurs semblables, placera dans tous les cœurs cet auxiliaire avec lequel on renverse toutes les difficultés : *l'Amour du progrès*.

« Adieu, frère ! Ton souvenir ne s'effacera pas de nos cœurs. La terre peut détruire ton corps matériel, mais elle n'a point ce pouvoir, donné par Dieu, de nous cacher ton Esprit, que l'immortalité rendra toujours présent à tes amis dévoués. »

M. Charles Bernardeau nous annonce la mort de sa mère, Mme veuve Jacques-Prudent Bernardeau. Pour cet Esprit, ayons de bonnes pensées, des prières qui facilitent son dégagement : nous le devons au fils que nous aimons et à la mère que nous vénérons.

DÉSINCARNATION DE MADAME LOUIS BÉRENGUIER

Monsieur,

Votre excellente lettre du 12 courant a été un baume consolateur pour mon éplorée belle-mère.

Le sublime langage spirite dont elle est empreinte lui était un peu tenu par moi. Mais, hélas ! ma parole n'avait pas pour elle l'autorité de votre dire.

Ma chère compagne, par dévouement conjugal, était venue me rejoindre à Saïgon (Cochinchine). Malade après un mois de séjour, elle

dut revenir en France au bout de sept mois, resta presque cinq mois dans le lit et vint de mourir à Toulon.

Le 8 novembre, de trois à quatre heures de l'après-midi, la voyant bien mal, j'interrogeai l'Esprit de ma mère, qui m'apprit que Joséphine cesserait d'exister dans douze heures. Le 9, à quatre heures et demie du matin, elle expirait.

Plus de deux cents personnes, parmi lesquelles environ soixante dames, accompagnaient son corps au cimetière. Là, j'ai lu la prière suivante (Evangile) :

« Toi qui m'étais chère en ce monde, entends ma voix, qui t'appelle pour te donner un nouveau gage de mon affection.

« Dieu a permis que tu fusses délivrée la première. Je ne saurais m'en plaindre sans égoïsme, car ce serait regretter pour toi les peines et les souffrances de la vie.

« J'attends donc avec résignation le moment de notre réunion dans le monde plus heureux où tu m'as précédé.

« Je sais que notre séparation n'est que momentanée et que, si longue qu'elle puisse me paraître, sa durée s'efface devant l'éternité de bonheur que Dieu permet à ses élus. Que sa bonté me préserve de rien faire qui puisse retarder cet instant désiré et qu'il m'épargne ainsi la douleur de ne pas te retrouver au sortir de ma captivité terrestre. Oh ! qu'elle est douce et consolante, la certitude qu'il n'y a entre nous qu'un voile matériel qui te dérobe à ma vue, que tu peux être là, à mes côtés, me voir, m'entendre comme autrefois, mieux qu'autrefois ; que tu ne m'oublies pas plus que je ne t'oublie moi-même ; que nos pensées ne cessent pas de se confondre et que la tienne me suit et me soutient toujours ! »

M. Gensollen a donné lecture de ce qui suit :

« Nous venons confier la dépouille mortelle d'une épouse, d'une mère bien-aimée, et parmi les assistants il n'est pas un esprit qui ne se soit demandé avec anxiété pourquoi cette mère bien-aimée, pourquoi cette épouse chérie, abandonne ainsi la demeure conjugale. Cette appréhension de l'inconnu, ce mal qui semble nous frapper en aveugle, est l'une de nos plus pénibles douleurs dans le cortège de nos incessantes épreuves. Demandez à sa mère, à son époux, à ses filles, pourquoi cette grande peine ne fait que les effleurer... Ils savent que la mort, c'est la vie, que la loi qui dépouille la nature pour la fleurir et la vêtir au printemps est la même pour toute chose.

« Joséphine est vivante. Son esprit est monté plus haut que le nôtre.

Elle avait terminé une série d'épreuves, et si elle part en laissant les pleurs et la peine dans la maison qu'elle animait de sa joyeuse présence, elle sait bien aujourd'hui que la douleur grandit celui qu'elle atteint le plus. Comme un fer rouge devenu acier par le contact de l'eau, l'esprit humain ne se retrempe et n'apprend moralement à aimer ses frères que sous les étreintes répétées et inattendues de la souffrance. Tout travail est un effort; sous ses multiples formes, il est la sauvegarde des humanités : la mort est un travail important.

« Comme dans une prairie le faucheur tranche l'herbe et la flore en prévision de l'hiver, de même la mort, cette autre faucheuse, coupe et taille dans les rangs pressés de la foule, ici le vieillard, là l'enfant. L'étude de cette loi constante des transformations de la vie nous prouve que Dieu ne glane pas inintelligemment les âmes : tout, choses et êtres, en vertu des déductions sublimes, doit obéir au progrès et à l'ascension continue vers les mondes plus avancés que le nôtre.

« Joséphine, tu entends notre voix : ta présence, âme bien chère, est aussi sûre pour nos yeux spirituels que le rayon de lumière envoyé chaque matin par notre soleil l'est pour nos yeux matériels. Viens nous enseigner le secret divin, donne-nous la résignation et l'amour, donne-nous la volonté, montre-nous que la mort ne doit pas nous faire pleurer, car la mort, c'est la vraie vie de l'Esprit. »

La foule, recueillie, a écouté religieusement. Beaucoup de femmes pleuraient et le prêtre, m'a-t-on dit, cachait ses larmes derrière son bréviaire... La croix qui désignera sa place au cimetière portera cette inscription :

« Ci-git Joséphine Durand, épouse Béranguier. Incarnée le 27 juin 1849, désincarnée le 9 novembre 1880. — Elle était spirite. »

Sans les préjugés respectables de sa vieille mère, l'enterrement eût été civil, car, quinze jours avant de mourir, elle convenait avec moi que nous n'avions que faire de prêtres indifférents ou hostiles qui parlent un langage que nous ne pouvons plus comprendre.

Rappelez-nous au souvenir des frères de Paris.

Bien fraternellement à vous.

LOUIS BÉRANGUIER.

Route Nationale, 24, Pont-du-Las.

Nous recevons de notre ami M. Petit-Jean la lettre suivante :

Joinville (Haute-Marne), 26 novembre 1880.

Mme Husson, veuve de M. Husson, propriétaire à Bettencourt, me charge de rappeler à votre bon souvenir son mari, décédé, il y a un an environ, en affirmant ses convictions de spïrite libre-penseur par un enterrement civil revêtant le caractère religieux.

Cet acte d'indépendance morale dans un petit village de *cent vingt-sept habitants* dénote une conviction profonde de notre croyance jointe à une force de caractère peu commune. Aussi avait-il su communiquer ses convictions aux personnes de sa connaissance. Sa digne épouse surtout s'en était éprise, et c'est grâce à notre consolante doctrine qu'elle a pu supporter courageusement les effets d'une séparation aussi douloureuse que la perte d'un époux bien-aimé.

Je vois Mme Husson de temps à autre, lorsque mes affaires m'appellent dans son village, et c'est un bonheur pour elle de pouvoir causer avec moi de notre chère doctrine.

PETIT-JEAN.

ANNIVERSAIRE DE LA COMMÉMORATION DES MORTS

Mme Sophie Rosen, ayant été malade, n'avait pu, comme de coutume, préparer un travail pour ce jour ; mais M. le président l'ayant invitée à s'exprimer d'abondance, elle réclama l'indulgence des assistants et leur adressa quelques paroles dont voici la substance et que nous n'avons pu imprimer en décembre.

« Mesdames, Messieurs,

En venant ici, sans préparation, contre mon habitude, je n'avais point pensé prendre la parole ; mais, puisque notre honoré président m'engage si gracieusement à le faire, je m'y résous d'autant plus volontiers, que ce m'est toujours une joie de communiquer verbalement avec nos amis.

Peut-être jugerez-vous inopportun de traiter ici le sujet qui me préoccupe ; il ne paraît pas se rattacher intimement à la solennité du jour ; cependant comme en spiritisme, tous les principes sont étroitement solidaires entre eux, et que notre philosophie n'a de raison d'être que par son application pratique dans tous les domaines de la vie, vous ne trouverez plus si étrange, après réflexion, de me voir aborder ici une question qui, finalement, s'impose à tous et que réveillent en moi, avec une intensité nouvelle, les magnifiques vers que vient de nous lire Mme Ernestine D... et dont nous la remercions au nom des femmes que son talent honore.

Au cours de nos fréquentes communications avec les Esprits, une pensée m'a souvent saisie : Pourquoi, me suis-je dit, les vivants de la terre censervent-ils une distinction qu'ils dépouillent sur le seuil même de la vie erratique ? Pourquoi, les Esprits parfaitement égaux de l'autre côté de la tombe, ne le sont-ils point de celui-ci ? Pourquoi l'oppression de la femme se maintient-elle sur la terre au mépris de la justice humaine et des révélations du monde spirituel ? La femme s'affirme tous les jours dans les splendeurs du cœur et de la pensée ; que lui manque-t-il pour devenir libre ?

Je me sens pressée, par l'immense phalange d'Esprits qui nous assistent, de vous mettre sur la conscience la réparation de cette grande iniquité sociale. A vous, hommes influents, par vos travaux, par votre position ; à vous, femmes qui devez soutenir vos défenseurs, je dis : Au nom de tout ce qui vous est le plus sacré, au nom de vos bien-aimés disparus, au nom de l'ordre universel et de votre propre développement futur, travaillez de toutes vos forces à détruire un ordre de choses, qui, en faisant de la femme un instrument de démoralisation, introduit dans l'humanité, le germe de la décadence au lieu de la faire bénéficier de nos aptitudes et de notre concours.

Il appartient au spiritisme de favoriser l'avènement de notre délivrance et de supprimer, enfin, une oppression que rien ne motive ou n'excuse.

En travaillant consciencieusement, sur la terre, au triomphe de l'équité, nous facilitons les efforts de nos amis invisibles pour la transformation glorieuse de toutes les humanités, et nous nous préparons nous-mêmes à rendre un compte fidèle de notre mandat devant la justice suprême qui nous fait tous participants de ses évolutions progressistes. »

Les deux communications suivantes avaient été obtenues le 1^{er} novembre, par M. et Mme Rosen.

Médium. — M. ROSEN. — Aux paroles généreuses qui vous ont été dites, nous voulons ajouter les nôtres pour vous exhorter à la foi ; pour entretenir en vous cette fidélité de sentiments qui vous pousse tous les ans à vous réunir, à donner une prière, un bon souvenir à quelque ami, à quelque frère de l'espace, qui, d'en haut reçoit ces marques touchantes de votre fraternité avec reconnaissance et vous donne, en échange, sa bénédiction et sa protection.

Il est beau de voir la solidarité étroite qui unit des mortels aux

immortels, pratiquée par les spirites, dont le culte grandiose et solennel s'adresse, non au corps périssable, mais à l'Esprit qui le recueille comme une sainte rosée qui le rafraîchit et le rapproche de ses frères d'ici-bas. Oui, tendons-nous la main à travers l'espace, pour nous aider à accomplir le grand voyage vers l'Infini, le Parfait; nous trouverons dans l'exercice de ce devoir sacré, des joies inconnues à ceux qui, là-haut comme chez vous, plongent encore dans les ténèbres de l'ignorance. Ces ténèbres, qu'elles soient orthodoxes ou scientifiques, enveloppent l'Esprit d'un épais nuage qui lui cache la vérité; mais il dépend de lui d'abréger ce temps d'épreuves, suivant les efforts sincères tentés vers le bien. A vous qui possédez plus de lumières, de hâter l'éclosion de ces Esprits retardataires; à vous, de répandre la Doctrine qui vous rend heureux; mais dont vous devez l'expansion aux autres.

Ne faites pas comme vos devanciers, qui mettaient la lumière sous le boisseau! Craignez et évitez ceux qui s'entourent de mystères. La vérité se doit à tous, au grand jour; elle sait se faire humble pour les petits et grande pour les grands; mais elle ne se dérobe point aux âmes de bonne volonté, quelle que soit leur position.

Toute croyance vraie se rend accessible à tous et ne se cache point derrière le voile du mystère. Dans le passé, l'humanité enfant recevait la lumière par mesure, mais les temps sont arrivés où tous doivent en bénéficier largement; sans cette participation générale ne rêvez point la régénération de votre monde.

C'est le spiritisme qui est au premier plan de ces révélations sublimes; il portera son flambeau rayonnant jusqu'aux coins les plus reculés de la terre, en chassant de toutes parts l'orgueil et l'égoïsme, deux grandes plaies sociales, pour les remplacer par l'Amour, la Fraternité et la Foi.

MÉDIUM SOPHIE ROSEN (M^{me} DUFAURE)

Chers amis,

Nous aimons à nous retrouver tous les ans au milieu de vous, non dans un sentiment de tristesse, puisque nous ne sommes point séparés et que la mort physique vous apparaît comme à nous dans son vrai jour; elle est la délivrance. Oui, chers frères, elle nous affranchit des entraves de la matière qui nous rendaient esclaves et nous ouvre les portes bénies de la liberté. Mais plus nos vues s'étendent, plus nous concevons les grands devoirs que nous impose l'humanité. Les faits,

aujourd'hui, se sont affirmés ; il ne reste guère pour les nier que les aveugles volontaires décidés à ne les point voir. Le spiritualisme expérimental a conquis sa place légitime dans le monde scientifique. Donc le temps des théories et de la lutte pour l'idée est à peu près passé. La prédication qui s'impose maintenant est celle de l'exemple et de l'action. L'avenir appartient à la supériorité morale. Spirites, vous avez la lumière, c'est à vous, aussi, d'avoir la vertu. La foi solidaire n'est point un sentiment stérile, elle doit porter pour fruits le bien, c'est-à-dire le bonheur.

O mes amis ! Sondez votre propre responsabilité ; sondez les plaies de l'humanité et vous comprendrez quels immenses champs de travail s'ouvrent devant vous...

L'enfance à protéger en l'instruisant dans la vérité ; la femme à libérer devant la loi ; la philosophie spiritualiste et rationnelle à répandre ; le travail à réorganiser ; la guerre à détruire, la médecine à régénérer ; la solidarité à pratiquer dans tous ses domaines ici-bas, pour la continuer, plus tard, dans le monde que nous habitons.

Ah ! que chacun de vous craigne de voir son soleil se coucher avant l'entier accomplissement du mandat qui s'impose à lui comme à tout être humain. Rappelez-vous que nul n'a le droit de vivre pour soi seul ni même pour sa seule famille.

Les humanités de l'espace, comme vos frères de la terre, réclament votre part de travail et de lumière, puisque vous n'êtes quelque chose que par le concours de tous.

Que chacun donc, se trace, dès ici-bas, un sillon utile ; qu'il y répande la semence d'amour et de justice dont il reçut le dépôt ; les rosées d'en haut, le soleil éternel, les feront germer et mûrir. Vous pourrez, à votre heure, moissonner votre gerbe de progrès et lorsque viendra pour vous le grand jour de la désincarnation, vous rejoindrez vos frères d'outre-tombe dans la joie du devoir accompli ; ils vous ouvriront leurs rangs avec amour en disant : « Viens, ouvrier courageux et droit ; le repos et le bonheur que tu as mérités te sont accordés par le Père suprême et nous entonnons pour toi le chant d'allégresse et de bienvenue qui salue les élus du devoir et de la vérité. »

DE L'ÂME HUMAINE

Cher Monsieur Leymarie et honoré F. E. C.,

Niort 9 décembre 1880. « Je viens de lire dans le n° de juillet dernier, un article de M. René Caillé, qui me prouve que la question de l'âme humaine n'a pas fait un pas depuis quinze ans.

Je voudrais bien pouvoir aider à élucider cette grave question, et à clore un débat qui doit rester sans issue aussi longtemps qu'on cherchera dans la matière l'origine du principe intelligent.

C'est pourquoi je vous adresse la première des communications sur *l'âme humaine* qui m'ont été données et ont toujours leur mérite d'actualité. Si vous pensez qu'elles puissent contribuer à établir la vérité, et trouver place dans la « Revue », j'aurai l'avantage de vous les adresser successivement, suivant leur ordre-chronologique.

Veuillez agréer l'expression sincère de mes sentiments fraternels. »

L. C. TOUTANT.

NOTA. — Il est bien entendu que nous n'acceptons cette hypothèse du principe intelligent que sous bénéfice d'inventaire; elle mérite d'être discutée par nos lecteurs : P. G. L.

(2 avril 1866, médium L.-C. Toutant.)

DE L'ÂME HUMAINE. Mon fils, de même que toute la fleur est contenue dans le bouton naissant, — le chêne entier dans le germe du gland — de même l'œuvre humaine, en sortant de la pensée de Dieu, renferme toute la somme d'intelligence qui peut être son partage.

De même que le bouton grossit, se développe et finit par s'étaler aux doux rayons du soleil à l'état de fleur parfaite, — que le chêne sort frêle et délicat du gland qui s'entr'ouvre et finit par opposer son tronc et ses bras vigoureux aux plus rudes hivers, aux plus violents ouragans — de même l'âme humaine se développe dans une série d'existences qui représentent les diverses phases par lesquelles passent la fleur avant d'être épanouie, le chêne avant d'avoir atteint sa croissance; et ici tu reconnais encore le caractère d'*unité* de la loi universelle.

Je dis donc que l'âme humaine se développe comme les créations organiques :

Il faut justifier cette proposition.

Lancée par Dieu dans l'espace, l'âme, cette étincelle intelligente,

sortie de la pensée créatrice, doit être individualisée; elle est donc aussitôt enfermée dans un corps qui, dès lors, devient un Esprit dont l'objet est de manifester la puissance et la gloire de son Créateur, et dont le but final est la félicité.

Ainsi (je l'ai déjà dit ailleurs (1), le périsprit est le vêtement, le corps primitif et éternel de l'Âme : dès qu'elle l'habite elle constitue l'être que, comme vous, nous nommons esprit.

Mais bientôt il lui faut des organes plus matériels pour se manifester, à l'état d'humanité, sur le globe habitable auquel elle doit être attachée : et elle trouve ces organes tout préparés à la recevoir, soit que Dieu les ait tirés directement des éléments mêmes du globe dont elle doit être la première habitante douée de raison, c'est-à-dire d'une intelligence supérieure, proportionnelle à sa destinée, soit que, en ne venant sur ce globe qu'après que l'homme en a déjà pris possession, elle trouve un corps procréé en vertu de cette parole de Dieu : « *Crescite et multiplicamini* ».

C'est alors qu'elle commence à se développer d'une manière analogue à celle des créations organiques matérielles.

Jetons un coup d'œil sur l'état de la terre, dans son passé et son présent.

Dieu, la créant habitable, ne pouvait vouloir qu'elle ne fût peuplée que d'êtres incapables de le connaître, par conséquent incapables de graviter vers lui, foyer d'attraction intelligente : c'est pourquoi, après avoir ordonné ce monde et marqué son rang dans l'espace ; — après avoir coordonné toutes ses productions, réglé l'ordre dans lequel elles devraient se succéder en se modifiant selon leurs diverses périodes successives, — il a, en vertu de la loi d'unité et de progressivité, enchaîné les uns aux autres sans lacunes, sans interruption, et avec une admirable harmonie tous les êtres vivants, et enfin l'homme, dernière expression de sa volonté créatrice en tant que matière organisée, dernier anneau de la chaîne des êtres périssables, et dans lequel est résumé tout le reste de la création terrestre.

Et c'est pour animer ce dernier anneau de la chaîne de vie terrestre, d'une vie d'intelligence spéciale, que Dieu a enfermé en lui l'Âme que tout à l'heure nous avons vue enfermée déjà dans son enveloppe périspiritale.

Mais quel fut l'homme primitif?

Rappelle-toi ce que je t'ai dit : « Chaque espèce a des limites » qui lui sont communes avec l'espèce immédiatement inférieure » — et tu

(1) *Entretiens sur les lois qui régissent l'univers* (février et mars 1866).

te figureras l'homme primitif comme un être aux proportions gigantesques, peu symétriques même, destiné à résister à l'action délétère d'une atmosphère lourde, épaisse, impure, — à lutter contre les espèces inférieures proportionnées, elles aussi, à l'époque et aux milieux, — à leur disputer sa nourriture et son abri. Premières nécessités pour l'âme emprisonnée, de déployer ses facultés. — Elle grandit déjà, mais en proportion seulement des besoins de l'être qu'elle anime.

Sans t'en faire passer le tableau sous les yeux, ton imagination te fait aisément parcourir les diverses phases de l'existence de l'homme à travers les âges, et tu comprends que le développement des facultés de l'âme a toujours répondu aux exigences et aux nécessités de chacune de ces phases.

Mais tu vois aussi, depuis l'homme primitif jusqu'à celui de ton époque, que l'âme humaine a conservé son individualité spéciale; que dès l'apparition de l'homme sur la terre, c'est ce dernier anneau de la grande chaîne, ce couronnement de l'œuvre de la création, que l'âme à l'état d'esprit est venu animer.

Que l'homme actuel, dont l'âme est déjà suffisamment développée pour recevoir de Dieu la faveur d'une révélation, de la révélation de Jésus, — que l'homme actuel, dis-je, soit aussi inférieur à ceux qui peupleront un jour votre terre épurée, qu'il est supérieur aux races primitives, cela n'est pas douteux : combien avez-vous donc encore à puiser dans le monde spirituel ! — Mais, à cette source que continuellement vous alimentez vous-mêmes, ne demandez que des éléments de progrès : c'est-à-dire, efforcez-vous d'être aujourd'hui meilleurs qu'hier, demain meilleurs qu'aujourd'hui ; et chaque génération nouvelle sera composée d'esprits successivement meilleurs.

Vous en êtes les maîtres, songez-y !

Ce ne seront pas tant vos demandes formelles que vos demandes virtuelles qui seront satisfaites ; des actions donc, plutôt que des paroles ! — Tout le monde peut faire la demande formelle d'une faveur ; mais chacun de ceux qui la demandent la mérite-t-il ? — et celui qui la mérite sans le savoir et ne la demande pas formellement, ne l'obtiendra-t-il pas sûrement, quand le distributeur sera Celui qui voit tout, qui est la justice par excellence et veut le perfectionnement et la progression sans relâche ?

Je réponds à la pensée que te suscite ce que je viens de dire : « que de milliers, que de millions peut-être, d'esprits inférieurs, ont nécessairement besoin de passer sur la terre pour progresser ! »

Cela est vrai ; mais crois-tu qu'ils doivent s'abattre tous à la fois sur

cette pauvre terre à un moment donné? — Sois tranquille à cet égard : Dieu sait ce qu'il leur faut ainsi qu'à vous ; il en viendra toujours un certain nombre se mêler parmi les bons, même dans les temps les plus fortunés auxquels la terre puisse prétendre, mais sans pouvoir troubler l'ordre général. Et puis, ne sais-tu pas qu'ils doivent d'abord passer par les races les moins avancées, les moins civilisées, qui ne peuvent plus désormais faire la loi, à moins que ce ne soit pour un temps très court, et comme punition des excès des nations civilisées?

Enfin, souviens-toi que, si le Christ a dit : « il y aura toujours des pauvres parmi vous », il a dit aussi « que le père ne donnerait pas un serpent au fils qui lui demanderait un poisson ».

Je le répète donc : ne demandez au monde spirituel, par ces actions, que des éléments de progrès — en morale bien entendu, car c'est toujours ce côté qui se présente le dernier.

Et soyez convaincus que ceci est la vérité : ce ne sera pas la science seule qui fera progresser l'humanité et transformera votre globe, mais *la science unie à la morale*.

Tendez donc à la moralisation de vos semblables, à la vôtre, hommes de la nouvelle doctrine, instruments que Dieu a désignés, à qui il a donné une tâche, — ou demandée par vous, ou imposée par lui, — mais qui, dans l'un ou l'autre cas, vous charge d'une responsabilité à laquelle rien ne peut nous soustraire et dont les conséquences, heureuses ou malheureuses selon l'usage que vous aurez fait de vos facultés, ne nous échapperont pas.

Ton ami Charles.

(1) Saint Charles Borromée.

NOTA. — M. L. C. Toutant, vénérable octogénaire, spirite et médium de la première heure, nous envoie, avec la communication qui précède, une dictée médianimique que nos amis, les chercheurs qui veulent réaliser la photographie spirite, liront peut-être avec fruit ; nous la publierons prochainement.

BIBLIOGRAPHIE

Etudes physiologiques et psychologiques sur la loi naturelle de la propagation de l'espèce.

(Sommaire explicatif pour la *Revue*, en réponse à la demande de M. Leymarie, du 22 octobre 1880.)

L'objet de ce livre est de présenter l'exposé de nos recherches sur les rapports, qui, au point de vue de la propagation de l'espèce, doivent nécessairement exister, pour chaque sexe, entre sa constitution organique et ses sentiments passionnels.

J'ai d'ailleurs besoin, en me plaçant sur ce terrain, de faire bien connaître au lecteur la position que j'y veux prendre.

En parlant du corps et de l'âme chez l'homme, je n'entends pas plus m'occuper de la causalité de l'un que de celle de l'autre. Ces deux causalités sont en dehors de ma portée, et, ne connaissant aucun moyen de les atteindre, je ne peux rien dire d'elles, sinon que je les ignore. Mais ce qu'il m'est permis d'observer et d'apprécier, ce sont les manifestations de chacune, et, parce que toutes deux deviennent ainsi tributaires de mes jugements, je peux espérer en les étudiant, pouvoir me prononcer sur la question de savoir si les effets respectifs qu'elles produisent chez l'être humain sont en accord vraiment rationnel les uns avec les autres.

Le sujet que je vais traiter, et qui se rapporte à la loi naturelle de la propagation de l'espèce, m'a paru surtout intéressant parce que, dans l'accomplissement de cette loi, nous nous trouvons en présence de deux organismes essentiellement différents, et que nous aurons ainsi les moyens de bien apprécier quelle est la nature des sentiments divers que, *dans la perpétration d'un même acte*, Dieu devait imposer à chacun des participants, eu égard à la diversité même de son organisme et de son mode de fonctionnement, pour que le but de la propagation de l'espèce fût sûrement atteint.

Je ne m'attarderai pas à démontrer l'importance du principe en lui-même de l'union des sexes, tant elle me paraît incontestable et dominante. Mais qu'il me soit permis d'adresser quelques mots de réfutation à certains effarouchements qui m'ont semblé trop pudibonds pour ne pas tenir encore plus de l'hypocrisie que de la sincérité et qui, avec toutes les apparences d'une vertu scandalisée, m'ont demandé s'il

était bien nécessaire, s'il était bien moral de s'occuper de pareilles études !

Non seulement, répondrons-nous, il ne serait ni nécessaire, ni moral, mais il serait irrationnel et dangereux, tant que le développement de la puberté n'est pas complet chez la créature, d'appeler son attention sur les idées qui se rapportent à l'union des sexes. L'heure des nécessités n'a pas encore sonné. Mais lorsqu'une faculté jusqu'alors inconnue, s'est implantée dans l'homme et y a poussé ses racines, lorsque le moment de procéder à l'exercice de cette faculté est venu, il sera toujours bon, sage et utile que l'homme sache ce qu'il fait, soit pour éviter des écueils, soit pour apprendre la nature des devoirs sociaux que lui imposent les nouveaux privilèges que Dieu lui accorde. Cela vaudra mieux, tenez-le pour certain, que de s'envelopper, sous prétexte de pudeur, dans les voiles de la dissimulation qui n'apprennent rien de ce qui est, et font supposer ce qui n'est pas. En un tel sujet, la franchise naturelle des tableaux de la science physique et morale devra toujours prendre le pas sur les prétentions trop souvent suspectes de ces docteurs de la nuit qui ne voudraient discourir que dans l'isolement et le secret.

S'il en devait être autrement, il faudrait se hâter de faire passer dans la nomenclature des insanités la plus belle maxime inscrite dans l'esprit des temps modernes : *Connais-toi toi-même*. A moins de s'inscrire en faux contre le sentiment universel qui a porté les hommes à proclamer la nécessité d'un précepte que nous considérons comme le premier article du code de la sagesse, il ne saurait être permis de fermer les yeux sur la recherche de ses applications. Disons donc qu'il n'est pas possible de contester la nécessité d'études destinées à nous apprendre quel instrument de Dieu nous sommes dans la perpétration, à participation double, de l'acte le plus important de la vie humaine ; quel rôle nous jouons dans cet acte par lequel nous partageons en quelque sorte avec Dieu la faculté créatrice ; quels sont les devoirs auxquels, dans son accomplissement, s'engagent réciproquement les deux membres du couple, soit vis-à-vis l'un de l'autre, soit envers les enfants, soit envers la société à laquelle ils vont donner un nouveau membre. Car des devoirs il y en a partout pour l'homme et sachez-le bien, nous sommes tenus de les connaître et de leur obéir, sans quoi tout ordre social disparaît.

L'utilité de ces études est donc incontestable ; et non seulement elles nous font connaître la nature et l'étendue de nos obligations actuelles, mais elles peuvent puissamment nous aider à comprendre et à préparer les améliorations que l'avenir nous réserve, surtout en ce qui

concerne la situation de la femme qui attend encore sa part légitime de liberté.

Spécifions maintenant en quelques mots, et à un point de vue d'ailleurs très général, la nature particulière des enseignements et de la moralité que ces recherches mettent à jour.

L'homme a reçu en partage le privilège des vertus *actives* qui lui donnent la force physique, le désir du mouvement, l'esprit d'entreprise, l'énergie dans l'action. le besoin d'expansion, l'aspiration au commandement, l'ambition.

A la femme ont été dévolues les vertus *passives* correspondant chez elle à son état de délicatesse organique relative, et représentées par la patience, la résignation, le dévouement, la persistance, le recueillement, l'obstination.

Vertus opposées, mais essentiellement utiles toutes deux, dont on ne peut pas dire que les unes sont supérieures aux autres, tant elles sont impérieusement nécessaires dans toutes les œuvres de ce monde; car si les premières créent, les secondes conservent.

Or, voyez comme dans l'accomplissement de la loi de la propagation de l'espèce, chaque membre du couple agit suivant sa nature.

Car, dans l'acte de la procréation, c'est chez l'homme qu'on voit se produire toute l'activité passionnelle et physique, tandis que chez la femme tout est passif, ou peut du moins rester tel sans qu'il y ait infirmation.

D'un autre côté, après la naissance, si l'activité de l'homme continue d'être indispensable pour pourvoir aux besoins de la famille, combien sont plus indispensables encore les vertus passives de la femme pour couvrir la faiblesse de l'enfant, pour sa conservation physique, pour son éducation première.

Admirable organisation qui, avec un art inouï dans la fusion des contraires, a su produire les plus sublimes harmonies.

Et, parce que l'homme, en vertu de son activité, est naturellement chargé de subvenir aux besoins de la famille, quelle grave responsabilité n'assumerait pas la femme envers l'époux et envers les enfants, si elle augmentait les fatigues du premier, si elle diminuait le bien-être de tous par d'illégitimes enfantements. Que l'homme à son tour sache comprendre à quel point il se rendrait coupable en cherchant à introduire frauduleusement dans la famille étrangère des charges qu'il trouverait si injuste de voir peser sur la sienne.

Tels sont, pour rester dans les termes les plus généraux, les grands enseignements que viennent nous apporter les présentes études, et

nous croyons en avoir assez dit pour signaler la haute importance des détails propres à les justifier.

Quant à la conclusion à laquelle nous avons été conduit, elle nous paraît aussi simple dans les termes, que conforme à toutes les exigences de la vérité.

En effet, partant de ce principe évident que pour la propagation de l'espèce soit assurée, il faut nécessairement que deux choses s'accomplissent : d'une part la procréation, d'autre part, la conservation de l'être après la naissance, nous pouvons nous résumer en disant :

En ce qui concerne l'acte de la procréation, dans lequel le rôle de la femme peut n'être que passif, tandis que celui de l'homme est toujours nécessairement et indispensablement actif, Dieu a dû donner à l'homme l'irrésistible besoin de s'unir à la femme.

En ce qui concerne les actes de la conservation, Dieu qui les a organiquement confiés à la femme, a en même temps inspiré à celle-ci une ineffable tendresse pour l'être qu'elle a porté dans son sein.

De sorte qu'en deux mots l'accord entre l'ordre passionnel et l'ordre physique, entre les sentiments du cœur et les organes du corps, se trouve admirablement résolu, savoir :

Par l'amour de l'homme pour la femme qui assure la procréation.

Par l'amour de la mère pour l'enfant qui assure la conservation.

C'est simple et sublime comme tout ce qui vient de Dieu (1).

FRANÇOIS VALLIÈS

Inspecteur général honoraire des Ponts-et-Chaussées

A partir du 6 février prochain, **cours spirite**, pour les enfants des deux sexes, de 10 à 15 ans, tous les dimanches de 11 h. 3/4 à 1 heure, au local de la Société spirite, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 5.

Les enfants devront être accompagnés.

Pour être admis une carte d'admission personnelle est de rigueur.

Prière de se faire inscrire d'avance.

L'ASTRONOMIE POPULAIRE comble une lacune profonde dans l'instruction publique, félicitons l'auteur de cette œuvre, M. Camille Flammarion. 10 fr., avec port 12 fr., relié 16 fr.

Aventures d'Isidore Brunet. 3 fr. 50, port payé. Le doute. 3 fr. 50, 4 fr. port payé. L'esprit consolateur. 3 fr. 50, 4 fr. port payé. Entretiens sur le spiritisme. 1 fr. 50, 1 fr. 70 port payé. Recherches sur le spiritualisme. 3 fr., 3 fr. 85 port payé. Collection générale par A. Babin. 8 fr. 50, 10 fr. port payé. Spiritisme

(1) Ce volume coûtera 1,50 port payé.

devant la science 1 fr. 50, 1 fr. 70, port payé. Notions d'astronomie de A. Babin, nouvelle édition.

M. de Turck, ancien diplomate, a fait imprimer un essai de catéchisme spirite, vendu 0,40 centimes et 0,50 centimes port payé ; c'est une brochure instructive, bien faite, déjà traduite en plusieurs langues, preuve que M. de Turck a touché juste.

LES CHRYSANTHÈMES DE MARIE, l'œuvre si remarquable de M. C. Chaigneau, dont la *Revue* a parlé au mois d'octobre 1880, s'enlève rapidement ; l'éditeur prépare la deuxième édition de cet ouvrage inspiré, profondément médianimique. Prix : 3 fr. 50 port payé.

LA COSMOGRAPHIE VULGARISÉE de M. Tremeschini, ingénieur et astronome, est un tableau avec les mondes en relief de 0 m. 60 sur 40, l'auteur le laisse à 5 fr. 25 au lieu de 7 fr., aux spirites : il y a une caisse qui coûte 1 fr., plus le port à la charge du destinataire, chaque famille doit avoir ce tableau utile.

MUTUALITÉ SOCIALE PAR M. GODIN DE GUISE

Le fondateur du Familistère à Guise, couronne son œuvre par une association du capital et du travail, entre lui et les ouvriers les plus méritants de son usine ; pour bien définir cette œuvre, il a édité un volume in-8, où se trouvent avec des notions préliminaires, les statuts de l'association et ses règlements. Prix de *Mutualité sociale*, avec gravure du Familistère et des ateliers : 5 fr. — Solutions sociales, 5 fr.

SOUSCRIPTION AUX CONFÉRENCES

M. Cornilleau, 10 fr. — Messand Rollin, 14 fr. 65. — Collard, 25 fr. — Poinard, 30 fr. — Groupe de Pont de Montvert, 29 fr. — Coilley, 5 fr. — Cadeau, 5 fr. — Pradère, 5 fr. — Deheimbach, 100 fr. — Evette, 10 fr. — Fabre, 10 fr. — Anonyme, 10 fr. — Dory, 2 fr. — Al. Jourdeau, 2 fr. — Groupe de Sauvian : M. Jean Russignal, 3 fr. — Raymond Jacques, 3 fr. — Guibert (Louis), 2 fr. — Mme Françoise Raymond, 1 fr. — Veuve Charardes, 5 fr. — Rosalie Isard, 20 fr. — Aline Iché, 20 fr. — M. Bron, 5 fr. — Guinaudeau, 10 fr. — Bourdain, 5 fr. — Launay, 5 fr. — Mlle Turin, 20 fr. — Souscription du groupe de Troyes : M. Hinchard, 5 fr. — M. Niébylowski, 2 fr. — M. A. Briet, 2 fr. — M. Lussiez, 5 fr. — Mme Vve François, 5 fr. — Mme Vve Lefèvre, 5 fr. — Mme Vve Godard, 2 fr. — Mme Buy, 2 fr. — Mme Rena, 20 fr. — M. Vigouroux, 5 fr. — M. E. de Lagrange, 30 fr. — Lèbre, 5 fr. — Delanoue, 30 fr. — Capitaine Coëz, 5 fr. — M. A. Gallais, 5 fr. — M. Petitjean, 5 fr. — M. Ch. Maître, 10 fr.

SOUSCRIPTION AUX ŒUVRES SPIRITES

M. Jules Husson, 3 fr. — Pradère, 5 fr. — Guilbaumon, 3 fr. — Woog, 5 fr. — Servy, 10 fr. — De Lagrange, 35 fr. — A. Babin, 10 fr. — A. Mertian, 1 fr. 10. — Gallais, 5 fr. — Petitjean, 5 fr. — Anonyme, 4 fr.

Le Gérant : H. JOLY.